

Mémoire de Master 2 Interprétation Français-Langue des Signes Française

---

# LE SECOND SOUFFLE DE L'INTERPRETE



Université Paris III - Sorbonne Nouvelle

Ecole Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs

## LE SECOND SOUFFLE DE L'INTERPRÈTE

INTRODUCTION.....	3
I. L'INTERPRÈTE : UN TRAVAILLEUR SUR LE FIL.....	5
A) Le processus interprétatif.....	5
B) Le « Modèle des Efforts » de GILE.....	5
1) L'effort d'écoute et d'analyse.....	5
2) L'effort de production.....	5
3) L'effort de mémoire.....	6
C) L'hypothèse de la corde raide.....	7
D) Situation initiale.....	7
II. QUAND LE FUNAMBULE PERD L'EQUILIBRE.....	8
A) Le rythme.....	8
B) Le contexte.....	8
C) Les termes techniques.....	9
D) Les chiffres/dates.....	10
E) Les conditions techniques.....	10
F) L'éloignement entre la langue A et la langue B.....	10
G) Le vide lexical.....	11
III. REVENIR A LA VERTICALE GRACE A L'AIDE DE SON COLLEGE.....	12
A) Le soufflage.....	12
1) Le terme.....	13
2) La définition.....	13
3) Situations de soufflage.....	13
B) Stratégies de soufflage.....	14
1) Stratégies générales : la longueur.....	14
2) Stratégies générales : l'élément.....	15
3) Stratégies vers la LSF : le regard, le temps, la langue.....	15
4) Stratégies vers le français : la main, le temps, la langue.....	16
5) Spécificités de la visio-interprétation.....	17
C) Soufflage spontané/soufflage sollicité.....	18
IV. INTERROMPRE POUR REMONTER SUR LA CORDE ?.....	19
A) Interrompre par réflexe.....	20
B) Interrompre par respect de la pause de son binôme.....	20
C) Interrompre pour imposer sa présence.....	21
D) Interruption contre interruption.....	22
E) Quand préférer le soufflage ?.....	22
V. LA PREPARATION A LA CHUTE.....	23
A) Ne pas l'évoquer à priori.....	23
1) Les raisons techniques.....	23
2) L'absence de besoin.....	23
3) Ne pas imposer une façon de faire.....	23

4) Ne pas présumer de la difficulté.....	24
B) Une discussion d'équipe.....	24
1) Eviter que les mauvaises expériences se reproduisent.....	24
2) Mieux vaut prévenir un mauvais binôme que de faire avec.....	25
VI. LA CONFIANCE : UN ATOUT CONTRE LE VERTIGE.....	25
A) La confiance en soi.....	25
1) L'expérience.....	25
2) Travailler en binôme.....	26
B) La confiance en l'autre.....	27
1) La complicité.....	27
2) L'habitude.....	28
3) Le jeu de pouvoir.....	28
C) La confiance du client.....	29
CONCLUSION.....	31
BIBLIOGRAPHIE.....	33
ANNEXES.....	35
A) Entretien type.....	35
B) Entretien 1 : interprète langue vocale.....	36
C) Entretien 2 : ILS expérimenté 1.....	42
D) Entretien 3 : ILS débutant 1.....	45
E) Entretien 4 : ILS expérimenté 2.....	47
F) Entretien 5 : ILS expérimenté 3.....	51
G) Entretien 6 : ILS débutant 2.....	53

## INTRODUCTION

On décrit très souvent l'interprète en Français – Langue des signes française, communément raccourci par l'acronyme « ILS », comme un travailleur solitaire. S'il est vrai que l'interprète est seul face à ses choix au moment de traduire, il peut néanmoins compter sur son collègue comme faisant office de « second souffle » lorsqu'il se trouve en binôme. Cette intervention de la part de l'interprète passif, appelée « soufflage » dans le milieu des ILS et « entraide » chez les interprètes en langue vocale, m'a interpellée car très rarement évoquée dans le cadre de notre formation. Pourtant, à l'occasion de mes premiers stages pratiques, j'ai rapidement été confrontée, comme tout interprète peu expérimenté, à des difficultés et par voie de fait, au soufflage de la part de mon tuteur. S'il paraît naturel de se jeter sur la bouée une fois qu'elle nous est lancée, je n'ai, contre toute attente, pas été capable de la saisir ni même de l'apercevoir.

Cette situation a engendré de nombreuses questions. Je me suis interrogée sur ce qui s'était passé pour que je ne considère pas les paroles de ma tutrice en soutien vers le français, ni ses signes dans le cas de la LSF. Que faire pour arriver à me concentrer et prendre en compte de cette aide qui m'était offerte ? Cette situation est-elle fréquemment rencontrée par les débutants ? Et de façon plus générale, quelles sont les conditions idéales pour assurer un soufflage réussi que ce soit dans une langue ou dans l'autre ?

Je me suis alors penchée sur le fonctionnement cognitif de l'exercice d'interprétation en reprenant le « Modèle des Efforts » de Daniel GILE et « l'hypothèse de la corde raide » afin d'expliquer le défaut d'écoute avéré lors de la situation précédemment évoquée. Je me suis ensuite concentrée sur les difficultés qui peuvent justement déstabiliser l'équilibre précaire des efforts de l'interprète en situation de traduction. En troisième lieu, j'ai analysé de plus près la stratégie au cœur de ma problématique, en m'arrêtant tout d'abord sur sa terminologie la plus courante, celle de soufflage, laquelle ne fait cependant pas l'unanimité. Sa définition précise a permis ensuite d'entrer en profondeur dans l'analyse des situations vécues, observées en stage ou rapportées par des interprètes au fil de mes entretiens. Ces rencontres ont étoffé mon propos ou m'ont permis d'établir un comparatif dans le cas de ma rencontre avec un interprète en langue vocale (voir annexes).

Le soufflage n'est bien évidemment pas la seule solution pour palier la difficulté mais j'ai volontairement mis de côté les autres possibilités sans rapport avec l'intitulé de ma recherche (préparation, demande de reformulation, etc.). J'ai en revanche cherché à déterminer ce qui favoriserait une situation de soufflage plutôt qu'une interruption volontaire du discours par l'interprète afin d'appréhender encore davantage son intérêt et son fonctionnement au regard du contexte. Ensuite, j'ai voulu savoir quelle place était accordée au soufflage dans la préparation de l'intervention, s'il était discuté, structuré, formalisé ou bien mis de côté, volontairement ou non, par le binôme. Enfin, j'ai approfondi ce qui semble être la clef d'un soufflage réussi : la confiance. Confiance en soi grâce à l'expérience, mais également confiance et complicité au sein du binôme sans oublier la confiance du client envers le professionnel qui est un atout majeur à la réussite du travail de l'interprète : permettre la communication entre deux communautés de langues différentes.

## I. L'interprète : un travailleur sur le fil

### A) *Le processus interprétatif*

Interpréter n'est pas chose aisée. Cela nécessite la mise en place de tout un processus cognitif appelé « processus interprétatif ». Comme l'explique Danica SELESKOVITCH et Marianne LEDERER<sup>1</sup>, « *le processus interprétatif est constitué par 1) la fusion des traits de signification linguistiques et de connaissances extralinguistiques qui fait naître un sens, 2) la déverbalisation qui accompagne la naissance du sens, 3) l'expression linguistiquement libre de ce sens* ».

### B) *Le « Modèle des Efforts » de GILE*

L'interprétation ne relevant pas d'un acte automatique, ces étapes du processus se réalisent selon Daniel GILE dans la recherche d'un état d'équilibre entre trois efforts (1984) nécessaires au processus d'interprétation : l'effort d'écoute et d'analyse, l'effort de mémoire et l'effort de production.

Ces efforts sont définis finement dans une publication de 1984<sup>2</sup>:

#### 1. *L'effort d'écoute et d'analyse*

*L'effort d'écoute et d'analyse est défini ici comme l'ensemble des activités mentales consacrées à la perception du discours et à sa compréhension. Il s'accroît quand augmente la densité informationnelle du discours ou sa technicité, quand se dégradent les conditions d'écoute, quand le langage de l'orateur s'écarte de la norme*

#### 2. *L'effort de production*

*L'effort de production est l'effort que fait l'interprète pour donner une forme linguistique aux informations à restituer. Cet effort augmente notamment pendant les pauses d'hésitation tactiques qui servent à choisir les structures de la phrase et les mots, et baisse quand il y a automatisme verbal.*

---

<sup>1</sup> LEDERER Marianne, SELESKOVITCH Danica, *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*, Didier Erudiction, Paris, 1989, 387 pages

<sup>2</sup> GILE Daniel, « Le modèle des efforts et l'équilibre d'interprétation en interprétation simultanée », *Meta*, mars 1985, volume 30, n° 1

### 3. L'effort de mémoire

*Il intervient quand un élément d'information n'est restitué qu'après un délai plus ou moins loin après sa réception, pour des raisons tactiques (l'interprète attend de bien comprendre l'orateur avant de restituer l'information) ou linguistique (l'information véhiculée par le français est restituée en fin de phrase en allemand et généralement en LSF aussi<sup>3</sup>)*

L'interprète est donc perpétuellement soumis à ces trois efforts alors en concurrence tandis qu'il ne dispose que d'une quantité limitée d'énergie. Le modèle de GILE présente donc cette situation sous la forme mathématique :  $( P + E + M ) < C$

P = effort de production

E = effort d'écoute et d'analyse

M = effort de mémoire

C = seuil maximal d'énergie que l'interprète ne peut pas dépasser

Les trois efforts P, E et M sont amenés à évoluer au cours du temps selon le discours de l'orateur. Si l'un d'entre eux nécessite un effort trop conséquent, on comprend aisément grâce à ce modèle que cela se fera au dépend d'un autre effort.

C varie également dans le temps. L'ILS, par exemple, ne dispose pas des mêmes ressources attentionnelles au début et à la fin de son relai. La fatigue, la présence ou non de feed back de l'interlocuteur, la motivation sont parmi les facteurs qui entrent en ligne de compte.

Plus tard, ce modèle fut revisité par son auteur afin justement de prendre en compte l'interprétation en langue des signes. La notion d' « écoute », inadaptée pour la langue des signes, sera remplacée par celle de « réception (R) ».

Après une recherche en psychologie cognitive, l'effort de coordination C sera également ajouté, ce qui nous donne le modèle actuel suivant :  $R + M + P + C < D$  où D est la capacité disponible.

---

<sup>3</sup> Ajout de ma part

### *C) L'hypothèse de la corde raide de GILE*

Le total attentionnel requis (T) pour mener à bien une interprétation est souvent proche du total de la capacité disponible (D) :  $R + M + P + C \Rightarrow T \approx D$

C'est l'hypothèse de la corde raide.

### *D) Situation initiale*

Reprenons mon exemple initial. En situation d'interprétation, alors même que je me trouvais en difficulté (le total attentionnel requis dépassait ma capacité disponible, c'est-à-dire :  $T > D$ ), mon tuteur s'est mis à me souffler l'information qui me manquait. Ces paroles / signes sollicitaient mon effort d'écoute déjà à saturation dans la situation actuelle, ce qui fait que je n'ai pas pu les percevoir.

Pour éviter cette défaillance, il aurait fallu par exemple que je « libère » de l'espace cognitif en terme d'effort de production au profit de l'effort de réception pour saisir l'aide de mon tuteur et l'utiliser ensuite dans mon interprétation. Mais il est bien plus aisé de le dire que de le faire puisque la gestion des efforts n'est pas dirigée pleinement par notre conscience. Elle n'est pas un acte réfléchi.

Bien sûr ce modèle des efforts n'est ni un modèle scientifique, ni un modèle prescriptif comme le précise Daniel GILE mais juste un cadre conceptuel explicatif visant à mettre en relation les limites cognitives et les situations de difficultés vécues même par des interprètes chevronnés. Cela peut néanmoins apporter à n'importe quel interprète, moi y compris, des pistes de travail pour progresser.

Si la situation idéale d'interprétation est alors un parfait équilibre dans la répartition des ressources entre ces différents efforts, quelles difficultés peuvent mettre à mal cette ambition et faire chuter l'équilibriste que nous sommes ?

## II. Quand le funambule perd l'équilibre

### A) Le rythme

L'interprète, bien que parlant à la première personne du sujet, traduit un discours qui n'est pas le sien. Il n'est donc pas responsable du rythme qui peut être difficile à suivre. Danica SELESKOVITCH écrivait<sup>4</sup>:

*L'une des servitudes les plus lourdes de la simultanée, c'est que l'interprète ne travaille pas à son propre rythme. [...] L'orateur énonce très vite, en débitant presque par cœur les termes, une idée qu'il a déjà développée à maintes reprises dans d'autres réunions ; l'interprète peut la trouver surprenante et incongrue et vouloir y réfléchir ; mais il ne le peut pas, pressé de poursuivre l'orateur qui enchaîne. Il en va de même pour les mots « traduisibles » dont certains sont pour l'orateur énumération banale d'une terminologie coutumière alors qu'ils demandent réflexion à l'interprète lorsqu'ils ne viennent pas spontanément à l'esprit. L'interprète est ainsi tenu par un rythme qui ne lui est pas spontané et c'est pour lui une source de fatigue considérable.*

Les énumérations, les débits rapides, les discours appris par cœur et les discours lus sont autant de situations qui rendent très difficile l'interprétation. Il faut raisonner aussi vite que l'orateur tout en traduisant ses propos et sans connaître le sujet aussi bien que lui.

L'interprète peut alors interrompre le discours en demandant à l'orateur de ralentir le débit.

### B) Le contexte

Comme je le disais l'orateur maîtrise son sujet sur le bout des doigts, à l'inverse de l'interprète qui vient peut-être traduire cette situation pour la première fois voire l'unique fois de sa carrière. Il y a donc tout un contexte, un vécu implicite que connaissent les personnes en présence mais que l'interprète ne possède pas. Il n'est pas rare au quotidien de ne pas finir une phrase et de se faire comprendre de son interlocuteur qui, par suppléance mentale, reconstruira le propos au complet. Or, « dans un langage dont on ne connaît pas tous les mots,

---

<sup>4</sup> SELESKOVITCH Danica, *L'interprète dans les conférences internationales*, Minard Lettres Modernes, Paris, 1968, 2eme édition : 1983, 262 pages

*l'incapacité de suppléer se traduit par une défaillance auditive. L'interprète n'entendra le nom de ce produit pharmaceutique ou de telle société que s'il a pris soin d'en prendre connaissance au préalable. »<sup>5</sup>*

L'exemple donné ici par D. SELESKOVITCH est celui d'un mot technique mais la démonstration pourrait tout autant s'appliquer concernant un manque de contexte. Un simple « Au fait lundi, tu lui as dit ? » sans contexte, pourra difficilement être traduit en LSF tant nous avons besoin dans cette langue de connaître les actants, la situation, le « qui fait quoi ? » afin de construire une phrase syntaxiquement correcte.

L'interruption de l'orateur et la demande de reformulation peut être une solution pour détourner cet obstacle.

### *C) Les termes techniques*

Les termes techniques eux peuvent être compris plus aisément grâce à « une vaste et ferme base de culture générale d'une part et une bonne préparation spécifique [envoyée à l'avance aux interprètes et travaillée avant l'intervention] d'autre part [afin de] renforcer la capacité d'anticipation et de reconnaissance <sup>6</sup>». Mais il n'est pas rare que cette préparation soit parcellaire et que d'autres mots du jargon spécifique au lieu d'intervention surgissent au fil du discours. Le « *terme technique doit ici être compris comme couvrant aussi bien des termes de métier que des formules chimiques ou plus simplement le nom d'un organisme ou le sigle, dernière mode du langage contemporain [...]*Pour l'interprète qui doit le percevoir, le mot technique a pour caractéristique d'être un mot rarement entendu, plus rarement encore utilisé. Pour le spécialiste au contraire, ce mot est parmi ceux qu'il utilise le plus fréquemment ; c'est donc pour lui un mot simple et il le traite comme on traite tous les mots courants, c'est-à-dire rapidement et sans souci particulier d'articulation »<sup>7</sup>.

---

<sup>5</sup> LEDERER Marianne, *La traduction simultanée : expérience et théorie*, Minard Lettres Modernes, 1981, 454 pages

<sup>6</sup> GILE Daniel, *Traduire*, Société Française des traducteurs, Octobre 83, n°117

<sup>7</sup> LEDERER Marianne, *La traduction simultanée : expérience et théorie*, Minard Lettres Modernes, 1981, 454 pages

#### *D) Les chiffres / les dates*

À l'inverse, si les nombres n'ont rien de bien inédit dans une langue seconde, la vitesse à laquelle ils peuvent être énoncés et leur absence de répétition dans le discours peuvent les rendre très compliqués à saisir pour l'interprète. Il en est de même pour les dates. Il est alors possible pour soulager l'effort de mémorisation de l'interprète de sensibiliser l'orateur avant la date de l'interprétation afin qu'il les projette sur un écran.

#### *E) Les conditions techniques*

Alors que l'interprétation de conférence en langue vocale se passe en cabine, l'ILS est présent dans la même salle que l'orateur. Il a en effet besoin d'être vu, s'il traduit vers la LSF, ou de voir s'il traduit à partir de la LSF.

L'interprétation vers le français nécessite des conditions d'éclairage conformes pour assurer une bonne visibilité, une certaine proximité des personnes sourdes ainsi qu'une situation de face à face. Il n'est pas rare que lorsqu'un sourd souhaite « prendre la parole » lors d'un débat par exemple, il vienne sur scène pour pouvoir être vu du public sourd dans la salle. Du fait qu'il souhaite s'adresser à l'intervenant sourd sur scène, il aura tendance à se tourner, au fil de son discours, de plus en plus vers la scène et se retrouve de biais voire presque dos à l'interprète.

Vers la LSF, une attention particulière devra être portée à la qualité sonore des micros par exemple ou au retour son si l'interprète traduit à une longue distance de l'orateur (exemple des traductions à la télévision où l'interprète, contrairement à ce qui a été dit au dessus, n'est pas sur le plateau mais dans une pièce à part où il est filmé et incrusté en médaillon sur l'image).

#### *F) L'éloignement entre langue A et langue B*

Le français, langue A de l'ILS, possède une structure tout à fait différente de la LSF, langue B / langue seconde de l'interprète. L'action arrive souvent à la fin en LSF alors que ce n'est pas le cas en français (structure SVO : sujet verbe objet). C'est le cas également de la

négation. Nombreux sont les interprètes qui se font piéger en traduisant à l'affirmative un énoncé qui était en fait totalement faux mais la négation est très souvent placée tout à la fin, ce qui donnerait en glosant :

[INTERPRÈTE][DEHORS][EXPLIQUE][BAVARDE][RUMEUR] ,[NON],[SECRET][PROFESSIONNEL]

Ce genre de discours oblige l'interprète à décaler sa traduction afin de rester fluide et de suivre la logique de la langue vers laquelle il traduit. C'est ici l'effort de mémorisation qui est sur sollicité.

### G) *Le vide lexical*

La LSF n'étant reconnue que depuis peu en France (et interdite pendant près d'un siècle), elle a accumulé un certain retard en terme de création lexicale. On ne recense actuellement « que quelques 6 000 signes standard référencés [en LSF] face à des dizaines de milliers de mots que l'on trouve dans les dictionnaires généraux de langue française et aux centaines de milliers d'unités lexicales employées dans les domaines de spécialité<sup>8</sup> ». Son « vocabulaire [...] est limité puisqu'elle s'est développée essentiellement pour régler des échanges courants »<sup>9</sup>. En effet jamais aucune réunion portant sur la physique quantique n'avait été traduite en LSF avant ces dernières années alors que l'on en parle depuis le début du XX<sup>ème</sup> siècle dans les langues vocales.

Ce vide lexical dans de nombreux domaines de spécialités oblige l'interprète à passer par des périphrases ou bien à dactylographier ce qui perd un temps précieux. Le retard accumulé peut donc mettre en péril la suite de l'interprétation.

N'ont été listées ici que les situations de difficultés les plus répandues ainsi que certaines propositions de solutions (interrompre le discours, demande de reformulation, préparation, powerpoint, etc.).

---

<sup>8</sup> POINTURIER-POURNIN Sophie, GILE Daniel, « Les tactiques de l'interprète en langue des signes face au vide lexical : une étude de cas », *Jostrans* n°17 (janvier 2012), pages 164-183.

<sup>9</sup> SERO-GUILLAUME Philippe, thèse de doctorat « L'interprétation en Langue des Signes Française (LSF) », 1994

La stratégie qui m'intéresse et fait l'objet de mon mémoire est tout autre. Plutôt que d'interrompre le discours, l'interprète en situation délicate peut faire appel à son binôme lorsqu'il en a un (interprétation de plus de 2h telle que réunion, formation ou conférence par exemple).

Comment solliciter alors son collègue ? Par quelles stratégies et comment utiliser de façon fluide cet apport extérieur dans sa propre traduction ?

### **III. Revenir à la verticale grâce à l'aide de son collègue**

#### *A) Le soufflage*

##### 1) Le terme

Alors que le terme de soufflage est communément utilisé à l'oral, il est plus controversé lorsqu'il est posé sur le papier. Pourtant, parmi les ILS, ce terme fait l'unanimité au sein des discussions. Pour confirmer mon hypothèse et étayer mon propos j'ai rencontré cinq ILS qui ont accepté de répondre à mes questions. Je leur ai, entre autres choses<sup>10</sup>, demandé si elles avaient une autre terminologie pour désigner la situation de soufflage mais aucune proposition sérieuse ne m'a été faite. La question a même suscité un rire chez une des interprètes tant il lui semblait évident que le mot « soufflage » était approprié et qu'il n'était pas utile d'en chercher un autre.

Mais ce terme de soufflage n'est absolument pas usité dans le domaine de la traductologie. On y parle plus volontiers de « coopération ». De même dans le dictionnaire<sup>11</sup>, il n'est fait aucun état de cette acceptation. Au plus proche, on trouve la définition « dire discrètement quelque chose pour aider quelqu'un. Souffler une réplique à un acteur. Souffler la réponse à un élève. » à l'entrée lexicale « souffler » mais rien en ce qui concerne le nom désignant l'action de souffler.

Il est intéressant de noter que chez nos collègues en langues vocales, ce terme est dénué de sens. L'interprète Espagnol – Anglais – Français que j'ai eu la chance d'interroger

---

<sup>10</sup> Voir les entretiens en annexes

<sup>11</sup> Le nouveau petit Robert de la langue française, 2008

m'a demandé de reformuler ma question afin de la comprendre. Cette situation chez eux est appelée « entraide ».

J'ai donc longuement réfléchi pour choisir finalement de garder sciemment dans ce mémoire la notion la plus employée dans notre milieu, celle de « soufflage » puisque j'aimerais que ce mémoire soit accessible au plus grand nombre et que la majorité des ILS se reconnaissent dans mes choix et mes réflexions. J'ai d'ailleurs retrouvé la notion de « soufflage » dans d'autres mémoires comme celui de Sandra DEL COLLE ou bien de Thibaut DALLE, anciens étudiants en Master pour devenir interprètes en Français – LSF.

## 2) La définition

Le terme étant arrêté, il est nécessaire maintenant de le définir. J'ai souhaité poser la question lors de mes entretiens afin de valider mes hypothèses. Si en effet à première vue, on pense au soufflage comme une stratégie privilégiée entre deux collègues, c'est-à-dire à une aide du binôme passif à son collègue en situation d'interprétation, on m'a souvent répondu après réflexion que le sourd lui-même ou bien un professionnel signant pouvaient souffler à l'interprète. C'est le cas des noms-signes d'enfants ou d'usagers d'un établissement, utilisés lors de la réunion sans que l'interprète les connaisse. Une aide précieuse des professionnels présents permettra de mettre un prénom sur ces signes lors de l'interprétation. Et inversement, en interprétation vers la LSF, le sourd (ou un collègue entendant) peut subtilement nous glisser le nom-signé d'une personne lorsque son prénom est évoqué. Mais ces situations sont relativement rares ou du moins toujours les mêmes c'est pourquoi je n'ai pas souhaité les évoquer de manière approfondie.

## 3) Situations de soufflage

Les entretiens effectués ont confirmé ce que j'avais pu observer en stage. La majorité des situations où l'interprète requiert au soufflage de son collègue sont des situations où un déplacement excessif de la concentration de l'interprète en faveur de l'effort de mémorisation provoque une « rupture d'équilibre ». L'interprète est à saturation, son binôme sera donc une mémoire complémentaire à la sienne précieuse. C'est le cas des

énumérations, des chiffres, des dates, des noms propres, donnés en exemples par la totalité des personnes questionnées.

Le manque de contexte a aussi été cité, dans le cas d'homosignes par exemple, en lien direct avec l'absence de préparation. La fatigue également, ou la logique du locuteur qui nous échappe sont autant d'éléments qui peuvent parasiter le processus interprétatif.

## *B) Stratégies de soufflage*

### 1) Stratégies générales : la longueur

On remarque que dans toutes ces situations, l'interprète bute sur un élément, un signe, une unité de sens. Ce qui explique peut-être la réponse unanime des interprètes. Tous préfèrent qu'on leur souffle de façon très courte l'élément manquant et non toute une phrase. Certains l'expliquent par le besoin de s'approprier leur interprétation et que la venue d'un énoncé en décalage avec les leurs, en terme de structure ou de vocabulaire par exemple, pourrait les déranger. Ils préfèrent formuler leurs propres phrases en mettant en relation l'élément soufflé avec ce qu'ils avaient déjà compris du discours initial afin de produire une phrase conforme, tant au niveau du sens que de la forme à leur « style ».

Tous affirment qu'un soufflage court est plus pertinent car moins demandeur en terme d'énergie. En effet le soufflage est un discours parallèle à celui de l'orateur. Si l'interprète se concentre et sur l'orateur et sur son collègue, il est certain qu'il n'arrivera pas à entendre, écouter et comprendre les deux discours simultanément.

Dans les situations où toute une phrase nécessiterait un soufflage, l'interprète se retrouve alors dans une simple répétition de ce que lui murmure / signe son collègue. On appelle cela du « shadowing ». Un bon nombre d'interprètes m'ont avoué ne pas avoir de soucis pour répéter telle quelle une phrase vers le français, mais préférer comprendre un énoncé soufflé en LSF pour ensuite le reprendre à leur manière dans leur traduction. Après y

avoir longtemps réfléchi, à l'aide des entretiens effectués, j'en arrive à la conclusion que la simple répétition d'une phrase n'est pas considérée comme du « soufflage » mais que les interprètes désignent par soufflage la situation où un élément émanant d'un collègue (ou d'une personne extérieure) est incorporé dans la traduction (donc ici la situation vers la LSF et non celle vers le français où la phrase est répétée telle quelle). Cela nous permet d'enrichir la définition proposée dans un premier temps en tout début d'entretien par les interprètes, définition qui s'affine alors au cours de leur réflexion sur le sujet. Notons que cette vision des choses ne fait pas l'unanimité auprès des personnes interrogées, certaines étant indécises mais la plupart d'entre elles différencient clairement les deux techniques<sup>12</sup> de cette manière. Certains même considèrent que le shadowing, à la différence du soufflage, ne fait pas partie de l'interprétation et qu'il vaut mieux, si cela est possible, passer le relai (vers le français passer le micro à son collègue par exemple).

## 2) Stratégies générales : l'élément

Pour ne souffler qu'un seul élément, encore faut-il savoir lequel. Nonobstant, aucune des personnes interrogées ne m'a fait part d'une difficulté à repérer, en tant que binôme passif, l'unité de sens qui posait problème à son collègue. Plusieurs m'ont même parlé d'une sorte de « connexion » entre pairs, permettant de comprendre l'état d'esprit et les faiblesses de son binôme. D'autres n'ont pas su l'expliquer ni de façon rationnelle ni irrationnelle, mais n'ont pu que tirer le constat que, même avec un nouveau binôme, « [Ils] ne [savaient] pas pourquoi, comment, mais ça s'est passé pareil. Automatiquement en binôme, on se met en "mode relai" et la collègue a levé les yeux au bon moment ».

## 3) Stratégies vers la LSF : le regard, le temps, la langue

Très peu des interprètes interrogés m'ont fait part d'une stratégie particulière vers la LSF. Cela se passe, selon eux, « naturellement ».

---

<sup>12</sup> J'ai choisi de ne pas me concentrer sur la situation de « shadowing » afin de ne pas me disperser dans mes recherches.

Cependant, la donnée du regard n'est pas à négliger. Pour qu'un soufflage soit efficace, il faut bien entendu qu'il soit dans le champ de vision de son collègue, et même plus, que celui-ci y fasse attention.

Une des interprètes me disait que la question du temps est cruciale, le signe doit arriver à point nommé et son binôme passif doit avoir les mains en l'air avant même qu'elle pose son regard sur lui afin de ne pas perdre la moindre seconde.

Dans cette situation, on parle de soufflage en « langue d'arrivée ». C'est la stratégie pour laquelle optent tous les interprètes interrogés, même dans les situations où l'écoute fait défaut (problème de micro de l'orateur ou accent par exemple). La situation de face à face à distance, fréquente vers la LSF, ne permet d'ailleurs pas de chuchoter à l'oreille de son collègue. Les interprètes tirent alors plein avantage du canal visuel qui permet une réception à distance d'un message. Dans le cas des réunions, où les interprètes sont assis l'un à côté de l'autre, cette stratégie est inadéquate. Il arrive donc que l'interprète parle un « français LSFisé » comme le dit une des professionnelles interrogées, c'est-à-dire qu'elle chuchote la glose attitrée de façon habituelle au signe. Par exemple en soufflant « esclave », l'interprète en situation comprendra qu'il s'agit du signe [corde au cou que l'on tire sur le côté].

#### 4) Stratégies vers le français : la main, le timing, la langue

Vers le français, l'interprète actif est très souvent voire toujours épaulé par son binôme actif à côté de lui. Dans cette situation, pas de jeux de regard possible. Pour palier cela, une interprète utilise sa main, alors libre, pour toucher son binôme en guise de signal. Si la main n'est pas posée, le binôme sait alors que l'interprète prend un simple décalage et ne le sollicite pas.

Une autre ILS précisait que le soufflage ne doit pas se superposer à l'interprétation, pour être compréhensible par son collègue il faut être vigilant et le placer lors d'une respiration ou d'un blanc.

Pour les mêmes raisons que celles évoquées précédemment, la situation de proximité favorise un soufflage en langue d'arrivée, vers le français donc.

Tous ces éléments peuvent sembler évidents, et pourtant en situation, au moment où le professionnel n'a guère le temps de réfléchir, l'absence de ces automatismes peut contrecarrer la meilleure volonté du monde.

### 5) Spécificités de la visio-interprétation

Actuellement, la plupart des services de visio-interprétation, où l'interprète est seul dans sa cabine, muni d'un casque micro-oreillettes et face à un écran équipé d'une webcam, propose exclusivement de l'interprétation de liaison : une personne sourde cherche à joindre une personne entendante ou inversement. Dans ce cas, l'interprète, comme pour toute situation de liaison, traduit sans binôme.

Un service parisien<sup>13</sup> se démarque de cette démarche en proposant de l'interprétation de réunion à distance via ce matériel de visio. Un micro est alors installé et il circule au sein de la réunion en fonction de qui prend la parole pour que l'interprète suive les échanges. Un écran muni d'une webcam est au contraire fixe face à la personne sourde pour lui permettre d'avoir accès à l'interprétation et de s'exprimer à tout moment. Certaines réunions nécessitent le travail de deux interprètes, seuls dans leur cabine respective mais devant un écran identique où sont affichés simultanément : la personne sourde, l'interprète actif, l'interprète passif, un écran de « chat » avec la personne sourde et également un « chat » interne, réservé aux 2 interprètes. Pour se « souffler », plusieurs possibilités s'offrent donc à eux :

- Le soufflage en français oral, puisque lors de l'interprétation l'interprète actif n'allume son micro que pour traduire la personne sourde, dès qu'il s'agit d'une interprétation vers la LSF le micro est donc fermé et les deux interprètes s'entendent via leur casque.
- Le soufflage en LSF, comme ils se voient par webcam en permanence sur leur écran, à la différence de la personne sourde qui ne voit que l'interprète actif.
- Le soufflage en français écrit via le « chat » entre interprètes, non visible par le client.

---

<sup>13</sup> Plateforme Tadéo où j'ai pu assister à une situation de binôme lors d'un stage d'observation en date du 8 mai 2012.

- Le soufflage en français écrit via le « chat » commun avec la personne sourde, où l'interprète passif peut par exemple noter un chiffre important ou un nom propre qui sera alors éventuellement repris grâce au décalage par le collègue actif. Dans les deux cas, l'information aura été transmise au client.

### *C) Soufflage spontané / soufflage sollicité*

Les situations décrites ci-dessus ne reflètent que partiellement la réalité. S'il est vrai que l'interprète en situation peut faire appel à son collègue, il arrive que ce dernier sente la nécessité de se manifester sans y avoir été invité. C'est le cas des contresens par exemple.

Tous les ILS interrogés s'accordent pour dire qu'en situation de gros contresens, ils se permettraient d'intervenir pour corriger ce qui vient d'être traduit par un soufflage marqué afin d'être visible et compréhensible par son collègue. Il suffit alors juste de définir ce qu'est un gros contresens et sur ce sujet, pas de consensus.

Pour certains, le moindre contresens doit être rectifié, il en va de la déontologie<sup>14</sup> de l'interprète qui se doit d'être fidèle aux propos de l'orateur.

Pour d'autres, tout est question de situation. Si l'interprétation va durer encore une bonne heure, que le point va être approfondie et que le sens général est là, ils ne se permettront pas d'intervenir sans être sollicités par l'ILS en situation d'interprétation. Par contre, ils noteront leurs remarques dans un petit carnet prévu à cet effet (où sont notées également les remarques générales, les heures de passage de relai, etc.) afin qu'une fois assis, l'interprète prenne connaissance de son erreur et puisse repartir sur de meilleures bases lors de son prochain passage.

Il est très intéressant de comparer nos habitudes de travail à celles de nos pairs en langues vocales. Eux travaillent dans une cabine où il est difficile de souffler spontanément et de façon discrète puisqu'ils traduisent dans un micro et que l'intervention d'un collègue passif serait perçue par tous. Il arrive que le collègue ait besoin d'aide et dans ce cas coupe le micro mais personne ne se permet en tant que binôme passif de couper le micro, « C'est l'équivalent de la déclaration de guerre ça ne se fait pas. [...] En cas de gros contre-sens, je

---

<sup>14</sup> Codé déontologique de l'AFILS , article 2-Fidélité- , <http://www.afils.fr/index.php/code-ethique>

lui ferais un signe pour reprendre mais je ne me permettrais pas direct »<sup>15</sup>. L'interprète ajoute qu'il est tout de même rare qu'un interprète traduise une énorme bêtise sans s'en rendre compte, mais si cela arrive et que le collègue n'est pas sollicité, les interprètes suivent « une norme en interprétation "The show must go on". Il a fait un contre sens, il a fait un contre sens [...] Notre façon de penser c'est que si ça intéresse vraiment le client il osera poser la question. ». Aucun ILS ne m'a fait part d'autant de tolérance envers son interprétation.

Le « soufflage sollicité » (par l'interprète en situation) est donc de mise chez les interprètes langues vocales, c'est un peu moins le cas chez les ILS qui se permettent visiblement davantage d'intervenir de leur propre initiative.

Néanmoins, tous les ILS à l'exception d'un ont indiqués être perturbés par un soufflage inopiné, qui de ce fait, au lieu d'aider, perturbera l'interprète dans son processus de travail, parasitera sa production voire même l'interrompra.

En situation de visio-interprétation, certains interprètes<sup>16</sup> apprécient d'ailleurs la possibilité de cacher la fenêtre où apparaît leur collègue, ou bien de couper son micro afin de ne pas être parasité par son soufflage. Ils peuvent donc choisir ou non de se faire souffler selon la situation. Le soufflage écrit, plébiscité par tous, ne pose pas ce genre de problème. Alors qu'un soufflage en français oral ou en LSF ne peut être réceptionné qu'à un temps T de l'interprétation, l'écrit reste à l'écran et permet à l'interprète de l'intégrer au moment qui lui semble le plus propice, pendant une pause de l'orateur par exemple.

#### **IV. Interrompre pour remonter sur la corde ?**

Une autre stratégie bien souvent utilisée en situation est l'interruption du locuteur pour lui demander de reprendre son propos ou de reformuler. J'ai cherché à savoir quels critères favorisaient l'utilisation de l'une ou de l'autre solution.

---

<sup>15</sup> Voir annexes, entretien 1 (interprète en langue vocale)

<sup>16</sup> Interprètes de Tadéo

### *A) Interrompre par réflexe*

Il est ressorti pendant mes entretiens que la plupart des interprètes de mon panel avaient, ou avaient eu, une grosse expérience de travail en solitaire, au cours de laquelle ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes et leur faculté à « piloter » la situation et interrompre si besoin. Une interprète me confie donc qu'elle n'a pas l'habitude de recourir à son binôme, elle s'apprête toujours à interrompre mais il arrive qu'entre temps, le mouvement de son buste, son regard ou bien sa voix trahissent un manque d'assurance, et que son binôme attentif reçoive ce signal comme une demande de soutien et lui souffle ce qui lui manquait. Si le binôme n'est pas présent ou inattentif, elle va jusqu'au bout de son intention initiale en interrompant le discours.

### *B) Interruption en respect de la pause de son binôme*

Il se peut que le binôme passif, ne soit pas attentif voire même absent puisqu'en période de repos. Rien n'est spécifié quant au comportement du binôme passif dans le code éthique de l'AFILS (Association française des interprètes en langue des signes), sinon que « *des pauses lui sont nécessaires*<sup>17</sup> » et que « *l'interprète doit être loyal et solidaire à l'égard de ses collègues*<sup>18</sup> ».

Le même flottement se pose chez nos voisins en langues vocales. Dans le code d'éthique professionnel de l'AIIIC (Association internationale des interprètes de conférence), l'article 6 stipule que « *les membres de l'Association s'engagent à respecter envers leurs collègues les devoirs d'assistance morale et de confraternité* ».

Rien de formel n'oblige le binôme à rester dans la salle ou dans la cabine de son confrère, ni même à suivre son interprétation.

Concrètement, le facteur humain et le facteur situationnel jouent énormément. Il se peut que le binôme passif ne soit pas en forme, ait besoin de prendre l'air ou ait un appel téléphonique à passer, ce qui nécessite qu'il quitte la pièce. De même, dans une situation où l'interprète sait que son collègue maîtrise le sujet car c'est un contexte bien connu

---

<sup>17</sup> Code éthique de l'AFILS, article 7, <http://www.afils.fr/index.php/code-ethique>

<sup>18</sup> Idem, article 6

(conférence sur l'histoire des sourds par exemple, ou sur le fonctionnement de la MDPH – Maison Départementale des Personnes Handicapées –), il peut se permettre une véritable pause et de décrocher du discours. Il ressort de mes entretiens que bien souvent, l'interprète passif garde quand même une oreille sur ce qui se passe. Un jeu de mot ou une référence inattendue peuvent toujours survenir au gré d'un discours.

Une interprète m'a expliqué ne pas faire appel sciemment à son binôme par souci de respecter son temps de pause afin qu'il préserve son énergie pour ses prochains relais. Lors de notre entretien, j'ai senti dans sa réponse une sorte de protection de l'interprète expérimentée (diplômée depuis près de 10 ans) vis-à-vis de collègues peut-être moins endurants, mais cela n'est qu'une hypothèse que je n'ai pas pensée à creuser durant l'entretien.

### *C) Interrompre pour imposer sa présence*

Une autre interprète expérimentée m'a également fait part d'une réflexion personnelle qui la pousse à intervenir plutôt qu'à solliciter son collègue au repos. Elle ne croit pas en l'interprète « transparent » comme on peut l'entendre parfois. Pour elle, « l'interprète est là et quelques soient les locuteurs, il faut que l'accessibilité soit permise par toutes les parties, les locuteurs sourds, les locuteurs entendants et l'interprète. [...] C'est important d'imposer sa présence <sup>19</sup>»

Elle donne l'exemple d'un « sourd qui ne donne pas les noms-signés en réunion INJS avec beaucoup de connu partagé où il était question des usagers. Les professionnels qui avaient l'habitude de travailler ensemble ne déclinaient aucun nom. Je savais que mon binôme connaissait les noms-signés mais j'ai interrompu sciemment, je ne voulais pas solliciter mon binôme. Je voulais que les personnes présentes intègrent la présence de l'interprète et la nécessité de rendre l'interprétation possible. »

L'interruption n'est donc plus seulement au service de l'interprète mais au service de l'interprétation.

---

<sup>19</sup> Voir annexe, entretien 2

#### *D) Interruption contre interruption*

Une autre professionnelle interrogée m'a expliqué utiliser l'une ou l'autre des techniques suivant la situation. Dans le cas où l'orateur aurait interrompu sa compréhension, par un discours confus ou un élément contradictoire par exemple, elle préférerait interrompre pour repartir à zéro et être certaine de suivre le fil de la discussion.

#### *E) Quand préférer le soufflage ?*

Elle ajoutait, que lorsqu'il ne lui manquait qu'un seul élément (date, nom propre, etc.), elle préférerait ne pas intervenir et dans ce cas, se le faire souffler subtilement.

De plus, toutes les situations ne sont pas propices à l'interruption du discours. Il est communément admis qu'en conférence, l'interprète ne peut interrompre l'orateur. Il faut donc trouver d'autres stratagèmes pour palier les obstacles rencontrés. Le soufflage en est un.

Même lorsqu'il est possible d'intervenir, l'interprète ne peut abuser de l'interruption sous peine de gêner celui qui s'exprime et ceux qui l'écoutent comme l'explique P. Guitteny « *il est possible pour l'interprète de demander un bref retour en arrière ou une explication – à condition que cela ne soit pas trop fréquent et gêne le déroulement de la conférence. Dans certaines grandes conférences, il est strictement impossible d'interrompre le flot du discours, et l'interprète doit suivre, coûte que coûte*<sup>20</sup> ».

Alors puisqu'il est si fréquent d'avoir recours au soufflage, pourquoi ne pas le formaliser et en parler entre binôme avant l'intervention ?

---

<sup>20</sup> Citation extraite d'un dossier intitulé "Liaison et conférence, continuité et discontinuité", distribué à des étudiants en interprétation. Source : Mémoire de Thibaut Dalle, « L'interprète doit-il à tout prix pour éviter d'interrompre le discours ? », 2007

## V. La préparation à la chute

Si tous s'entendent sur le fait que le soufflage est peu abordé entre collègues avant l'interprétation alors qu'il n'est souvent utilisé pendant celle-ci, tous ne sont pas convaincus de l'utilité d'en parler.

### A) *Ne pas l'évoquer à priori*

#### 1) Les raisons techniques

Lorsque j'ai demandé aux professionnels pourquoi ne pas aborder la question du soufflage en même temps que les questions des temps de relai, et autres présentations réciproques, on m'a répondu que les situations étant tellement variées, il était impossible de présager à l'avance des stratégies possibles ou non en situation. On ne sait effectivement pas toujours où sera placé le binôme passif, au premier rang sur le côté, en face de l'interprète actif, ou au fond de la salle.

#### 2) L'absence de besoin

Une interprète, jeune diplômée et n'ayant travaillé qu'avec peu de binômes, affirmait que cela n'était pas utile d'en parler dans le cas de l'interprétation vers la LSF puisque cela se passait naturellement, et que cela fonctionnait ainsi. Je me demande alors si le peu d'expérience de l'ILS justifie cette réflexion, notamment son peu d'expérience en binôme puisqu'elle travaillait plus souvent en situation de liaison. Peut-être la situation de soufflage ne lui a-t-elle encore jamais posé problème ?

#### 3) Ne pas imposer une façon de faire

À contrario, une interprète ayant eu de nombreuses mauvaises expériences de binôme, préfère aujourd'hui en discuter clairement au départ mais uniquement si la discussion s'y prête. Elle ne souhaite pas que cela devienne un automatisme pour ne pas enfermer l'autre dans sa logique à elle, mais plutôt que « chacun [fasse] selon sa volonté dans

un premier temps, c'est pour cela que je préfère ne pas en parler avant, car chacun à son espace, c'est assez délicat [...] je préfère voir comment chacun fonctionne, puis si au premier relai on voit que ça ne fonctionne pas, on en discute à la pause. Dans l'absolu quelqu'un qui saurait être binôme passif avec tact et tout, peut-être que ça ne me gênerait pas mais c'est très délicat d'être le binôme passif. [...] Je trouve que les interprètes ne savent pas être des binômes. »

#### 4) Ne pas présumer de la difficulté

Enfin, une interprète m'a avoué ne pas en parler avec un nouveau binôme car ce n'est pas « politiquement correct ». Par peur de vexer, de se mettre en avant en présumant de la difficulté de l'autre, elle préfère ne pas évoquer le sujet avant de commencer. Si un problème survient, elle aura tendance à en discuter à la fin de l'intervention, voire même présenter ses excuses si elle a pris l'initiative de souffler pendant le relai de son collègue afin que cela ne soit pas mal pris.

#### *B) Une discussion d'équipe*

Même si des raisons peuvent expliquer la volonté de ne pas en parler a priori, il est souvent question de problème de « connexion » au sein du binôme, au point d'en arriver au constat comme ci-dessus, que les « interprètes ne savent pas être des binômes. » Quelles solutions peuvent alors être mises en place ?

#### 1) Éviter que les mauvaises expériences se reproduisent

Les ILS ayant fait l'expérience d'un soufflage non pertinent, trop intrusif, trop long, au mauvais moment, ont toutes été en discuter à posteriori avec leur binôme pour expliquer leur façon de fonctionner, ce qui n'a pas marché, ce qui les a perturbées. Cette discussion, utile et légitime, n'arrive-t-elle pas un peu tard ?

## 2) Mieux vaut prévenir un mauvais binôme que de faire avec

Puisqu'aucune règle formelle ni aucune habitude ne font loi chez les ILS, allons voir du côté des interprètes en langues vocales. L'interprète interrogé m'a fait part d'une stratégie personnelle. Je ne sais pas si celle-ci est utilisée fréquemment ou non, mais le concernant, il préfère prendre les devants et discuter de la difficulté avant que celle-ci surgisse. Non pas de la difficulté de l'autre mais de sa propre difficulté pour déjouer les problèmes d'égo ou de susceptibilité comme ceux évoqués ci-dessus. Encore débutant (moins de 3 ans de diplôme), il demande à ses collègues plus expérimentés en cabine de ne pas hésiter à le secourir si jamais il se trompe. Il pense-conserver cette stratégie à l'avenir, face à des collègues moins expérimentés. Mais il me confie : « ça c'est moi, c'est mon caractère. Dans la profession il y a plein de fort caractère ! <sup>21</sup> ». « Se mettre sur un pied d'égalité » ne serait-ce pas la base d'un bon binôme ?

L'interprète ayant peur de braquer son collègue l'admet, si « on me posait la question « ça te dérange si je te souffle ? », bah bien sûr que non. Mais psychologiquement ce serait mieux d'en parler [car] on sait qu'il y a du soufflage, c'est là sans être verbalisé ».

Une piste a donc été soulevée. La discussion sur les manières de faire, la préférence d'un soufflage sollicité pourrait donc faciliter une harmonie dans le travail en binôme, mais c'est bien sous couvert d'un facteur dominant : la confiance.

## **VI. La confiance : un atout contre le vertige**

### *A) La confiance en soi*

#### 1) L'expérience

Avant de commencer mon mémoire, j'avais émis l'hypothèse que ce qui me desservait en situation d'interprétation face au soufflage était mon cruel manque

---

<sup>21</sup> Voir annexes, entretien 1

d'expérience mais qu'avec le temps, il s'estomperait et me permettrait d'intégrer l'aide de mon tuteur ou de mon collègue.

Cette hypothèse fut en partie confirmée lors de mes entretiens. Une interprète, tout juste diplômée m'a fait part de son expérience qui faisait étrangement écho à la mienne. Elle se rappelle avoir été totalement « bloquée » par la moindre intervention extérieure, totalement concentrée par la tâche qu'elle s'appliquait à réaliser. Aujourd'hui elle se sent plus à l'aise dans sa pratique, elle-même reprend le « Modèle des Efforts » de GILE en expliquant que son effort de production a nettement diminué en 1 an et demi de contrat professionnel pour laisser une plus grande place à son écoute, « je me sens plus attentive à ce qui se passe autour, ou à ce qui va me faire tiquer et donc réagir tout de suite alors qu'avant je passais plus de temps à réfléchir à ce que je signalais<sup>22</sup> » me raconta-t-elle.

L'interprète en langue vocale lui aussi est passé par une phase où « [ses] notes, celles du collègue, [il] ne les [voyait] pas<sup>23</sup> ». Il se rappelle : « la première fois j'étais terrorisé, 200% de concentration ». Depuis, la situation a évolué, il se sent bien plus ouvert à l'« entraide » venant de ses collègues. Mais rien n'est jamais totalement acquis comme il me le précise ensuite : « il y a des journées où [il] gère absolument tout et d'autres non ». La confiance et la production fluctuent donc avec le temps mais grâce à ces trois années d'expériences, il a « beaucoup gagné en confiance en [lui] ». « La confiance en soi c'est tout, je sais que maintenant, même dans les journées de « merde », je vais donner un service minimum<sup>24</sup> ».

## 2) Travailler en binôme

Ce qui a joué également dans cette prise de confiance, c'est l'acquisition de nouvelles formules, de nouvelles façons de traduire. C'est le cas pour les ILS mais aussi pour les interprètes en langues vocales comme l'exprime ce témoignage : « J'ai beaucoup entendu mes collègues, ça m'a donné beaucoup de ressources que je n'avais pas avant. Les collègues ont toujours des façons de dire et je me dis : oh c'est bien ça je vais le copier ».

---

<sup>22</sup> Voir annexes, entretien 3

<sup>23</sup> Voir annexes, entretien 1, à noter que les interprètes en langues vocales se soufflent par écrit puisque, comme expliqué précédemment, l'usage du micro ne permet pas un soufflage discret à l'oral.

<sup>24</sup> idem

Le fait de travailler en binôme permet d'être en constante évolution et ne pas s'enfermer dans les mêmes schémas. Certains jeunes diplômés continuent à s'inscrire aux conférences accessibles en LSF afin de se nourrir des façons de traduire de collègues plus expérimentés, une sorte de stage d'observation post-diplôme.

De plus, certains interprètes profitent de la présence d'un collègue pour demander une « supervision », qui est l'équivalent du tutorat dans la situation de stage. L'interprète passif note alors ses remarques et conseils afin d'en parler ensuite à son collègue. Cela permet de continuer à évoluer post-diplôme.

### *B) La confiance en l'autre*

Parallèlement à cette confiance en soi, paramètre que je n'avais absolument pas pressenti lors de la construction de mon questionnaire d'entretien, la confiance dans le binôme joue un rôle primordial dans la réussite du soufflage.

#### 1) La complicité

Le facteur humain est à prendre en compte lorsqu'on s'attarde sur la technique du soufflage. En effet, en situation difficile, pour se vouer corps et âme à ce qui sera soufflé par son binôme, il faut pouvoir lui témoigner une certaine confiance. Les jeunes diplômées interrogées d'ailleurs, se sentaient très peu sollicitées au début de leur carrière, et encore moins en stage. Elles expliquent cela par un manque de confiance de la part de leurs binômes plus expérimentés qu'elles.

Parfois, même entre deux interprètes expérimentés, « la mayonnaise ne prend pas ». Il est alors question d'affinités, comme le résume une des interprètes « Ce n'est pas parce qu'on fait le même métier, qu'on s'habille tous en noir qu'on va s'apprécier, être copains. Il y a un facteur humain énorme, c'est une donnée très importante mais laissée de côté à l'heure actuelle ».

## 2) L'habitude

Pour s'entendre, d'un point de vue professionnel, faut-il déjà travailler ensemble. « [Face à] un interprète que je ne connais pas, j'aurais besoin d'un temps pour analyser sa façon de travailler. [Certes] les interprètes ont des points communs : on sait que les chiffres, la dactylo c'est difficile pour tout le monde. Mais chacun à ses spécificités. J'ai une collègue qui fatigue vite, donc je mettrai en exergue mon éveil vers les fins de relai par exemple<sup>25</sup> »

Une autre interprète témoigne de l'habitude de travailler toujours avec la même collègue. « Ma collègue, je la connais bien, je sais sur quoi elle peut pêcher, sur quoi elle compte sur moi et inversement. Par exemple elle compte sur moi pour les noms de villes et de pays. Je suis son pilier de géographie, elle sait que si elle tombe sur « Iran », elle me regarde et je lui file le signe, c'est plus confortable pour elle<sup>26</sup> ».

À force de travailler ensemble, des automatismes se créent, des analyses se réalisent, des connexions étroites s'établissent. Sans celles-ci, le binôme est mis à mal.

## 3) Le jeu de pouvoir

Certains interprètes ont diagnostiqué parfois chez leur collègue une absence de bienveillance dans leur soufflage, une marque d'égo, une façon de se faire valoir. Effectivement, il est facile de se mettre en avant face au client lorsqu'on a compris, en tant qu'interprète passif, le propos du locuteur alors que ce n'est pas le cas de son collègue en situation, ou qu'on détient un nom-signé que son collègue n'a pas. Pour éviter cela, le soufflage doit être « discret<sup>27</sup> ». L'interprète passif ne doit pas empiéter sur le temps d'interprétation de son collègue qui « en est seul maître<sup>28</sup> », il est « au service de » son collègue et non pas là pour le discréditer.

Pour expliquer cet avantage cognitif du binôme passif, il suffit de revenir au « Modèle des Efforts » de Gile. Alors que l'interprète actif se concentre, entre autres choses, sur sa production, l'interprète passif, lui, n'a pas cet effort de production, il a donc beaucoup plus

---

<sup>25</sup> Voir annexes, entretien 4

<sup>26</sup> Voir annexes, entretien 5

<sup>27</sup> Voir annexes, entretien 2

<sup>28</sup> idem

d'énergie disponible pour la réception ou la mémorisation du discours. Cette explication est cruciale à prendre en compte, elle établit clairement les atouts et faiblesses de chacun ce qui permet de replacer les interprètes sur un pied d'égalité.

De plus, des interruptions répétées et trop marquées de la part du binôme passif peuvent totalement déstabiliser le collègue actif. J'ai pu expérimenter cette situation tout à fait désagréable mais non moins intéressante dans le cadre de mon mémoire. Le fait de ne pas pouvoir « rentrer » dans le discours du locuteur, sans cesse interrompu par une personne extérieure à la situation, ne permet pas justement de passer l'étape bien connue du « temps de chauffe », où l'interprète prend ses marques avant d'être au maximum de ses capacités.

### *C) La confiance du client*

La trop importante implication du binôme passif dans la situation peut totalement nuire à son collègue. À vouloir trop en faire pour la communication, on finit par la desservir. Ce qui est important dans la situation d'interprétation, c'est que les locuteurs – qui ne possèdent, le plus souvent, pas la connaissance des deux langues – aient une « confiance aveugle » en l'ILS.

En voyant que l'interprète en pause interrompt à plusieurs reprises son collègue, le client, sourd comme entendant, peut alors douter de la qualité de l'interprétation, et une fois que ce doute s'est installé, il est difficile de mener à bien notre objectif premier qui est la communication.

Mieux vaut alors – les interprètes interrogés en témoignent – accepter que l'interprétation ne soit pas totalement satisfaisante dès lors qu'elle reste fidèle au message et préserve la crédibilité de celui qui assure le pont entre les locuteurs.

On en revient alors cycliquement à la confiance en soi : si l'interprète présume de la confiance du client en sa traduction, il se sentira plus à l'aise, détendu et maître de la situation. À l'inverse, s'il ressent le moindre doute du client au sujet de la qualité de son

travail et de sa compétence, par des soufflages trop fréquents de la part de son collègue par exemple, l'interprète sera envahi par le stress, déstabilisé et plus en proie à un défaut d'écoute, d'analyse, de mémorisation ou de production.

Cette hypothèse est d'ailleurs confirmée par le ressenti des interprètes lors de situations où ils ne sont pas présents face à leur(s) client(s), mais projetés sur écran par exemple. C'est le cas de la visio-interprétation ou des meetings politiques où l'interprète est filmé dans une salle à part. J'ai pu interroger des interprètes ayant vécu l'une ou l'autre de ces situations et ils sont unanimes : ils ont vécu bien mieux le soufflage, pourtant récurant, seuls avec leur binôme, que face au client lors des situations courantes de réunion ou conférence.

## CONCLUSION

L'interprète n'est pas infallible, il lui arrive de ne pas pouvoir suivre le fil du discours de l'orateur pour de multiples raisons : rythme dense, texte lu, manque de contexte, terme technique, etc. La capacité d'énergie disponible de l'interprète<sup>29</sup> est alors saturée par les différents efforts en jeux à ce moment. Diverses stratégies peuvent lui permettre de dépasser cette difficulté. Parmi elle, l'aide du collègue, lorsqu'il y en a un (situation de conférence, réunion, meeting, etc.), appelée communément « soufflage » chez les ILS peut être d'un grand secours pour éviter d'interrompre l'orateur si la situation ne le permet pas ou bien si cela n'est sciemment pas souhaité par l'interprète, maître de la situation, de son interprétation et des choix qui y sont liés.

Il est important de se rappeler que le binôme en interprétation forme une véritable équipe. Ce ne sont pas deux interprètes en solitaire qui sont présents lors de l'interprétation, mais deux acteurs de toute la durée de l'intervention. Si l'un peine pendant son temps de travail, l'autre est là pour apporter son aide, son soutien. Par le biais d'un soufflage juste, ciblé, court et discret, il pourra « relancer son binôme sur la corde raide de l'interprétation ». Les clients attendent un service, que le message passe entre les personnes et cela sans complication. Ce qui importe c'est qu'ils l'obtiennent, « on se moque de quelle bouche [ou de quelles mains] sort la phrase, ce qui compte c'est qu'elle sorte<sup>30</sup> » .

L'attention du binôme passif, dans les situations où le besoin s'en fait sentir, est alors primordiale, de même que sa bienveillance. La discrétion et la parcimonie de ses interventions permettront à l'interprète de continuer à être maître de la situation et de ne pas mettre à mal la confiance des clients en sa production, ni même sa propre confiance. Ce sont les clefs d'une interprétation réussie lors d'une situation de soutien entre collègues : confiance en soi, au sein du binôme et confiance des clients en la production de l'interprète. Si l'une des trois manque au trousseau, la porte par laquelle passe la communication restera close.

Généralement, les binômes aguerris ne témoignent d'aucune difficulté à travailler ensemble, sensibles dès de le départ aux points faibles déjà connus de leur collègue. Mais

---

<sup>29</sup> Voir I-B) Le « Modèle des Efforts » de GILE

<sup>30</sup> Voir annexes, entretien 5

afin de maintenir cette triade au sein des nouveaux binômes, ne serait-il pas intéressant d'aborder la problématique du soufflage au sein des formations<sup>31</sup> ? L'expérimenter en cours, dans toutes ces modalités (soufflage spontané/sollicité, soufflage d'une phrase/d'un mot, soufflage ponctuel/récurrent, etc.) pourrait permettre à chacun d'être plus au clair avec ses aptitudes à réceptionner ou non le soufflage, d'en comprendre les raisons et les facteurs en jeux afin d'appréhender différemment le premier binôme au sortir du diplôme. De même, la façon de faire de l'interprète en langue vocale, qui systématiquement présente sa méthode de travail, ses besoins et ses attentes vis-à-vis de son binôme, pourrait être discutée en formation afin que chacun puisse évaluer ou non son intérêt. Une fois les cartes en main, à chacun de décider de celles qu'il souhaite abattre ou se défaire.

---

<sup>31</sup> Après discussion avec des élèves du CETIM-Toulouse, de Lille-3 et de SERAC, il m'a semblé que dans aucune de nos quatre formations le soufflage n'était abordé en détails. Il était au mieux évoquer, expérimenter lors d'un cours et cela uniquement vers le français.

## **BIBLIOGRAPHIE**

### ***Livres :***

LEDERER Marianne, 1981, *La traduction simultanée : expérience et théorie*, Minard Lettres Modernes, 454 pages.

LEDERER Marianne, SELESKOVITCH Danica, 1989, *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*, Didier Erudiction, Paris, 387 pages.

SELESKOVITCH Danica, 1968, 2eme édition : 1983, *L'interprète dans les conférences internationales*, Minard Lettres Modernes, Paris, 262 pages.

### ***Revues :***

GILE Daniel, mars 1985, « Le modèle des efforts et l'équilibre d'interprétation en interprétation simultanée », *Meta*, volume 30, n° 1.

GILE Daniel, octobre 83, *Traduire*, Société Française des traducteurs, n°117.

POINTURIER-POURNIN Sophie, GILE Daniel, janvier 2012, « Les tactiques de l'interprète en langue des signes face au vide lexical : une étude de cas », *Jostrans* n°17, pages 164-183.

### ***Thèse et mémoire :***

SERO-GUILLAUME Philippe, 1994, thèse de doctorat « L'interprétation en Langue des Signes Française (LSF) ».

DALLE Thibaut, 2007, mémoire de master « L'interprète doit-il à tout prix éviter d'interrompre le discours ».

### ***Sources internet :***

Site de l'AFILS (Association française des interprètes et traducteurs en langue des signes):  
<http://www.afils.fr/>

Site de l'AIIIC (Association internationale des interprètes de conférence) :  
[http://aiic.net/ViewPage.cfm?article\\_id=24&plg=2&slg=2](http://aiic.net/ViewPage.cfm?article_id=24&plg=2&slg=2)

Power point en ligne de Daniel GILE : [cirinandgile.com/Modeles%20dEffortsfr.ppt](http://cirinandgile.com/Modeles%20dEffortsfr.ppt)

***Divers :***

Dossier intitulé "Liaison et conférence, continuité et discontinuité" rédigé par Pierre GUITTENY, distribué à des étudiants en interprétation. Source : Mémoire de Thibaut Dalle

Le nouveau petit Robert de la langue française, 2008

## ANNEXES

### *A) Entretien type*

- 1) Pouvez vous vous présentez (prénom, nom, date de diplôme, structure d'embauche, expériences, etc.)
- 2) Qu'évoque pour vous le soufflage ?
- 3) Avez-vous un autre terme pour parler de cette situation ?
- 4) Avez-vous recours encore aujourd'hui au soufflage ?
- 5) Quel genre d'information peut être soufflé ?
- 6) Avez-vous recours au soufflage plus dans une langue que dans l'autre ?
- 7) Selon vous, de quoi dépend un bon soufflage ? Qu'est ce qui marche et qu'est ce qui ne marche pas ?
- 8) Et le shadowing, cela fait partie du soufflage ou non ?
- 9) Le soufflage vous le sollicitez ou même spontanément vous l'intégrez ?
- 10) Et quand vous travaillez avec une nouvelle collègue, parlez-vous du soufflage ?
- 11) Et en tant que souffleuse, soufflez vous vers la langue cible ou langue de départ ?
- 12) Avez-vous senti une évolution depuis votre début de carrière ?
- 13) Avez-vous d'autres choses à rajouter ?

## B) Entretien 1 : interprète langue vocale

[...]

Est-ce qu'en langue vocale vous parlez de soufflage ?

Non pas du tout.

Comment on appelle ça chez vous ?

On n'a pas de terme, on dit « s'entraider ». Car c'est très informel, et ça change entre 2 collègues. Avec chaque collègue j'ai une relation différente par rapport à l'entraide.

Dans quelle situation avez-vous un collègue ?

En consécutive, on travaille seul. En simultanée en cabine on travaille en équipe de 2. Il y a un 3<sup>e</sup> cas c'est la situation de liaison, les conversations. On peut le faire mais on ne l'apprend pas à l'école. Mais on est seul. Ou rarement il peut y avoir deux personnes s'il y a une rencontre personnelle entre 2 chefs d'Etats et encore c'est pas très souvent que ça arrive.

Donc les situations d'entraide c'est toujours le collègue et non le client qui aide.

Oui car en cabine le client n'est pas là, il est de l'autre côté de la cabine. Mais il y eu des situations. Par exemple en consécutive, entre un écrivain et un énorme public, l'interprète a demandé au public « comment dit-on tel mot ? » car certains étaient bilingues. Mais c'est très rare, et personne ne s'énerve. Mais c'est parce qu'on est tout seul, on n'a pas de collègue, seulement le public pour aider.

Donc revenons à la situation en cabine. Avant de commencer, parlez-vous de cette situation d'entraide ou improvisez-vous sur place ?

Il y a tous les cas de figure. Quand j'étais totalement débutant, plutôt que de poser la question, j'affirmais « Ecoutez monsieur madame, si vous voyez que « je me foire », n'ayez aucun problème à me filez une note, à me dire... ». Ce qui est aussi une invitation pour me dire qu'est ce qu'ils pensent. Normalement les collègues plus expérimentés ne disent absolument rien. Et moi si je voyais que quelque chose n'allait pas je sortais une petite note que je voyais le regard de l'autre, s'il fermait le micro...C'est un jeu de subtilité.

Apparemment, vous abordez le sujet car vous êtes débutant mais pensez-vous que dans quelques années vous ne l'aborderiez plus ?

Non ça dépend de la personne. Si un jour c'est moi le plus expérimenté en cabine, personnellement je trouve que c'est mieux que ça vienne de moi, je ne commencerais pas par dire que je vais l'aider mais plutôt « Si vous voyez que je me foire, vous pouvez m'aider ». Pour être humble. Mais ça c'est moi, c'est mon caractère. Dans la profession il y a plein de fort caractère,

Certains ne diront pas à un collègue plus jeune « aidez-moi ». Il y a tous les cas de figure. Moi je pense que c'est mieux de le dire, mais c'est une question un peu cérémonieuse, je me mets sur un pied d'égalité avec un collègue. Bon actuellement c'est aussi cérémonial vis-à-vis de mes collègues plus âgés mais c'est différent.

Et comment vous entraidez-vous justement ?

Ca peut se passer de plusieurs manières. En théorie, si je suis dans ma demi-heure de repos, car on change toutes les 30 minutes. En principe. Ca dépend des situations. L'idée générale c'est d'alterner toutes les 30 min. On a un micro chacun, des écouteurs chacun. Automatiquement quand l'un allume son micro ça éteint celui de l'autre. Donc quand on tourne, on est censé rester là, attentif à la réunion, en théorie. En pratique parfois on n'en peut plus, on sort, on fait une promenade, on se prend un café...

Est-ce une règle officielle de rester dans la cabine ou non ?

Honnêtement, je n'ai pas lu article par article le code déontologique, peut-être que c'est écrit. Je pense qu'il y a des indications générales qui sont assez souples car on ne peut pas te dire strictement il faut rester la demi-heure. La pratique normale c'est qu'on est censé plus ou moins y rester. Mais on comprend absolument tous que le collègue sorte un peu, ait des papiers à remplir....

Je connais des collègues très strictes qui s'énervent quand le collègue ose sortir de cabine. Mais 95% des interprètes comprennent.

Il y a une petite minorité de collègues qui une fois qu'ils ont travaillé 30 min sortent et on ne les voit plus pendant 30 min et il n'y a qu'une seule personne en cabine c'est pas cool non plus. On ne va rien lui dire mais ça ne se fait pas.

Et alors pendant que je suis en repos en cabine, je garde les écouteurs même si je fais autre chose, je garde quand même une demi-oreille sur la discussion.

A partir de ce moment là j'identifie 3 choses. Premièrement le collègue qui coupe le micro et me dit « qu'est ce qu'il a dit ? », « c'est quoi cet acronyme ? », « il a vraiment dit ça ? »

Alors soit j'étais attentif et je peux offrir une réponse. Comme il a coupé le micro je lui dis. Ou alors je lui fais un signe pour lui dire que je vais m'en occuper car peut-être je ne sais pas tout de suite, j'ai besoin d'un glossaire.

[...]

Le deuxième cas de figure c'est que je remarque qu'un collègue n'arrive pas avec une expression.

Il y a des collègues, j'ai confiance « on est potes », je fais la note, je la file tout de suite. Ou il y a des collègues je fais la note mais si il ne me demande pas de l'aide je ne fais rien. Ou il y a des collègues je ne fais rien du tout je n'écris même pas la note car ça peut toucher la sensibilité.

Et si vous ne connaissez pas le collègue ?

J'essaie dans la conversation initiale de le savoir. Et souvent je pose la question à d'autres collègues « Tu connais l'interprète X, est ce qu'il est sympa ? ».

Cela vous est-il arrivé d'aller plus loin et de vous demander si avec tel collègue vous pouvez vous passer des notes ?

Oui à l'école on nous parle de ça. D'un côté, professionnalité, vous devez savoir vous entraider. De l'autre côté, délicatesse, il y a des collègues très expérimentés qui le prendraient mal que le petit nouveau lui file une note.

Il y a un 3<sup>e</sup> cas de figure qui est la catastrophe. Genre un interprète qui commence à tousser, ou qui arrache ses écouteurs sans le vouloir. Si je suis en cabine, ça m'est arrivé, j'ai repris le micro et j'ai commencé à interpréter. Ou quand c'est moi qui me suis mis à tousser j'ai fait un signe à mon collègue pour qu'il reprenne l'interprétation.

Ce n'est pas la seule situation. En plénière ça m'est arrivé au bout de 25 min, c'était très éprouvant, j'en pouvais plus, je suis allée vers mon collègue « tu peux reprendre ? ». C'était quelqu'un qui me connaissait, qui m'aime bien.

Après on a parlé dehors, je me suis excusé...

Pourquoi vous êtes-vous excusé ?

Au cas où. Car les normes sont les normes, si on les transgresse... Que le collègue voit que je ne m'en fous pas, c'est une question de respect.

A part ce cas extrême, ça n'arrive jamais que, si vous êtes passif, vous rallumiez votre micro pour reprendre l'interprétation ; dans une situation grave, un contresens par exemple ?

Ah non, non, non, si je me permets ça un jour. J'imagine une situation où on fait venir un interprète pas cher et incompetent, je lui ferais un signe pour reprendre mais je ne me permettrais pas direct. C'est l'équivalent de la déclaration de guerre, ça ne se fait pas.

Et s'il y a un gros contresens vous le signalez par une note ?

Si ça va se répéter oui. Sinon, on a une norme en interprétation « the show must go on ». Il a fait un contre sens, il a fait un contre sens ! Ca arrive qu'on se foire. Et souvent le collègue a remarqué que ça ne va pas. La situation où un collègue fait une erreur et ne s'en rend pas compte c'est très rare. Souvent on remarque. Avec la terminologie c'est différent je peux croire que c'est le bon mot alors que non mais avec un contre sens, non...

Et vous quand vous interprétez ce n'est que vers la langue espagnole ?

Oui, que vers ma langue A. Je traduis de mes langues C vers ma langue A. On peut traduire en langue B mais uniquement de la langue A. C'est la pratique dominante dans les institutions internationales.

Comme l'entraide passe par l'écrit, c'est long non ?

Oui, on passe par l'oral que si on est sûr que le micro de l'autre est fermé. A l'écrit c'est long, alors parfois on perd une phrase entière, parfois on se foire. Notre façon de penser c'est que si ça intéresse vraiment le client il osera la question.

Vous n'interrompez jamais le discours ?

Non, on ne peut pas. Je pense qu'au procès de Nuremberg il y avait un bouton pour interrompre mais tout le monde s'en fichait. Depuis ça a été supprimé, ça ne servait à rien. Show must go on.

Si vraiment c'était important on coupe le micro, demande au collègue, pour donner la phrase qu'on a jugée importante en risquant que la phrase suivante qu'on n'écoute plus soit aussi importante...C'est un pari. On est condamné à perdre des choses parfois, donner toute l'information bien dite tout le temps ce n'est qu'un idéal.

Quand vous soufflez à l'écrit, notez-vous un mot ou une phrase ?

Une phrase complète je ne l'écrirai jamais car peut-être que le collègue veut dire la chose d'une autre manière, et puis ce n'est pas utile, et surtout ça va prendre du temps !

Si c'est un terme technique, du lexique, je donne l'équivalent. Ce qui est curieux, c'est que la plupart du temps, le collègue me regarde et je sais quel mot il lui manque. C'est arrivé que je me plante mais globalement ça marche.

Parfois je note l'acronyme en anglais développé si en espagnol il n'y a pas précisément un acronyme fixé. Et le collègue donnera le sens.

Ce qui bute le plus ce sont les acronymes, les noms propres c'est cela ?

Non les noms propres pas tant que ça car on répète phonétiquement ce qu'on a entendu. Ca a ces risques...

Ce sont donc les acronymes et termes techniques. Et l'autre chose très très importante c'est les chiffres ! C'est là-dessus qu'on pose le plus de questions. Souvent on ne donne pas le chiffre mais l'ordre de grandeur. Ou alors je me foire, et bien je me foire. Show must go on. Ca m'est arrivé de faire des bourdes.

Et là que faites vous ? Dites-vous « pardon l'interprète s'est trompé » ?

Non cette fois-là on a laissé passer car la phrase était passée, ce n'était pas très important et puis les délégués ne sont pas cons, ils entendent ça ils vont se dire « il s'est trompé c'est pas grave ». Si c'est vraiment important ou bien je me corrige, ou bien les délégués posent la question. Mais ça arrive les erreurs, on est des humains.

Et à l'oral comment soufflez-vous, par des mots ?

Oui même chose. Par exemple : « 500 000 ». Ou le terme technique.

Et votre collègue n'a pas besoin de poser la question, vous savez ce qui pêche et vous soufflez ?

Oui. S'il doit me poser la question c'est que je n'étais pas attentif, le plus souvent je suis prêt.

L'information est donnée dans quelle langue ? Langue d'arrivée ou de départ ?

Dans la langue d'arrivée, l'espagnole. Que ce soit à l'écrit ou à l'oral. Quand je ne connais pas l'équivalent de l'acronyme en espagnol je l'écris d'abord en anglais, développé, et je laisse au collègue le choix de l'équivalent.

Qu'importe la langue de départ ?

Tout à fait. Mais ça arrive plus souvent de l'anglais quand même. Peut-être parce qu'en français on part du principe que ça va être un peu pareil. Ou peut-être pas. On signale les faux amis aussi. Je note les faux amis avec leur traduction. Mais par exemple pour le russe, il est rare que j'ai des collègues qui dominent le russe donc là je suis seul...

Un autre cas de figure. Ça arrive qu'on ait le discours au préalable et on sait sur quelle partie chacun va passer. Alors là je traduis à l'avance les phrases, les expressions compliquées. Ou je demande à des collègues si je bute.

La préparation c'est important. Il arrive que dans la journée on change de collègue, alors on briefe le collègue de l'après-midi sur ce qui s'est dit le matin, et encore avec des gens avec qui je sais que je peux le faire.

Ou si on quitte les lieux on laisse une note pour informer la prochaine équipe de ce qui s'est dit le matin, la terminologie, le dernier point abordé...

Et si vous lui écrivez une note pour lui donner du contexte, dans quelle langue le faites-vous ?

En espagnol. A l'école quand on a des cours de prise de notes en consécutive on nous conseille de les prendre en langue d'arrivée, après on prend l'habitude un peu partout.

Et le collègue la lit pendant sa pause ou pendant qu'il traduit ?

On n'est pas capable de lire un bouquin pendant qu'on traduit mais on peut lire des petites notes. Ou pendant la pause entre deux phrases ou entre deux orateurs. Il y a aussi des choses qu'on dit en automatique « Merci beaucoup, je vais passer la parole à... ».

Parfois j'arrive à écrire des notes pendant que je parle, c'est pas tous les jours, il faut que je sois en forme et que le discours soit simple. Ou sinon même au milieu d'un discours compliqué, entre 2 phrases, on lit et on reprend la traduction tout naturellement.

On arrive à être une machine bien huilée.

Dans quelle situation devez-vous écrire pendant l'interprétation ?

Par exemple mon collègue lit le journal, il y a un acronyme que je n'arrive pas à traduire, je lui écris. Ou si mon collègue vient de changer je lui écris une petite note pour lui dire où on en est. Ou si je n'y arrive pas, j'attends la fin de la demi-heure et j'écris les notes pour mon collègue quand il a repris le micro.

Sur les doubles tâches, le fait de lire ou écrire pendant la traduction, sentez-vous une évolution depuis de début de votre carrière ?

Oui il y a une évolution. Je me rappelle la première fois j'étais terrorisé, 200% de concentration. Autour de moi mes notes, celles du collègue mais je ne les voyais pas. J'étais fermé. Trop concentré. Si on avait tenté de me souffler ça m'aurait distrait.

La chose la plus difficile c'est que 5 min plus tard mon collègue m'a fait signe de lui filer le micro, j'ai pensé que j'avais tellement foiré qu'il voulait reprendre mais non ça faisait une demi-heure et je n'avais pas vu le temps passé.

Maintenant j'ai beaucoup plus de calme. Je suis plus ouvert à mon collègue, plus capable de gérer. Mais il y a des journées où je gère absolument tout et d'autres non. Après c'est un peu « comportemental ».

En combien de temps la situation s'est-elle « débloquée » ?

C'est un peu compliqué, après le diplôme j'ai travaillé assez peu. Mais après avoir commencé à travailler de façon plus intensive je dirais qu'un an après ça allait mieux.

Et à quoi cela est dû selon vous ?

Je suis un grand défenseur du fait que la confiance en soi c'est tout. J'ai beaucoup gagné en confiance en moi, Je sais que même dans les journées de merde je vais donner un service minimum. Ca a beaucoup changé aussi car j'ai beaucoup entendu mes collègues, ça m'a donné beaucoup de ressources que je n'avais pas avant. Les collègues ont toujours des façons de dire et je me dis « oh c'est bien ça je vais le copier ».

Et pensez vous que c'est un phénomène général ? D'être fermé au départ et de ne pas pouvoir se servir des informations soufflées ?

J'ai l'impression que ça doit arriver à pas mal de monde.

Ca m'est arrivé qu'on me souffle une chose, et que je ne comprenne pas. Alors le collègue laisse tomber, pour le soufflage oral. A l'écrit, comme c'est une note, c'est différent.

Selon vous de quoi dépend un bon soufflage ?

Cela dépend de l'attention que le binôme prête à la réunion, qu'il ne soit pas distrait. Et il doit faire comprendre à son collègue de manière la plus économe en termes de temps et de mot. A l'oral dans une phrase vite faite juste après que le micro soit fermé, ne pas attendre. Et à l'écrit, c'est le moins de mot possible. Etre subtil.

Merci.

### *C) Entretien 2 : ILS expérimenté 1*

Pouvez vous vous présenter ?

[...], interprète en français-LSF depuis 8 ans. J'ai commencé la LSF il y a 10 ans.

Qu'est ce que le soufflage pour vous ?

Pour moi, c'est le binôme passif qui donne des infos au binôme actif ?

Avez-vous une autre terminologie pour parler de cette situation ?

Non.

[...]

Le soufflage vous aide-t-il ?

Cela dépend si je l'ai sollicité, il faut que les choses soient claires avec mon binôme au départ, qu'il sache qu'il faut qu'il n'intervienne que si je le sollicite. Si par contre ce sont des soufflages intempestifs, cela me déconcentre.

[...]

Avez-vous des expériences de soufflage dérangeant justement ?

Oui. Une personne qui soufflait beaucoup, de la LSF vers le français, d'une manière pas discrète du tout, ça devenait pratiquement une interprétation parallèle. Ca n'était pas aidant mais très déstabilisant.

Comment avez-vous réagi ?

J'ai laissé faire car dans l'instant je ne comprenais pas ce qui me gênait dans l'instant. Ensuite quand j'ai compris j'en ai parlé avec ma collègue en lui demandant qu'une prochaine fois elle me souffle que si je la sollicitais. Que c'était mon temps d'interprétation, j'en étais seule maitre. Je lui demandais d'être respectueuse de ça, vigilante soit, comme n'importe quel binôme dit passif mais au service de, comme j'essaie de l'être moi avec mon binôme.

Comment vous solliciter votre binôme ?

Souvent le regard, que ce soit en français ou LSF. Oui le regard. Mais pour moi c'est quasiment le dernier recours. Si je ne comprends pas je pense que c'est imputable au manque de clarté du discours de départ, par exemple un nom signé qu'on ne connaît pas et pour moi le sourd est le premier collègue. Si je ne comprends pas je vais lui demander plus volontiers de répéter. De même si c'est un locuteur entendant, je vais plus spontanément lui demander d'explicitier, de reformuler, de répéter.

Donc vous préférez interrompre plutôt qu'avoir recours au soufflage ?

Cela dépend des situations mais globalement c'est un dernier recours. Si je vois qu'il y a un problème de compréhension je vais prendre plus de recul pour avoir plus le sens. Et je pense aussi que c'est important d'imposer sa présence. Je ne crois pas en l'interprète transparent, on est là et quelque soient les locuteurs, il faut que l'accessibilité soit permise par tous les parties, les locuteurs sourds, les locuteurs entendants et l'interprète.

Pour moi il faut poser ces choses là très vite, d'où ma tendance à interpellé pour que les locuteurs intègrent la présence de l'interprète. Soit parce qu'un débit va être trop soutenu, ou en situation de cours un professeur qui ne note pas les notions au tableau. On peut dactylographier mais si le locuteur entendant ne joue pas le jeu ça va être fatigant pour tout le monde.

Autre exemple, le sourd qui ne donne pas les noms-signés en réunion INJS avec beaucoup de connu partagé où il était question des usagers, les professionnels qui avaient l'habitude de travailler ensemble ne déclinaient aucun nom. Je savais que mon binôme connaissait les noms-signés mais j'ai interrompu sciemment, je ne voulais pas solliciter mon binôme. Je voulais que les personnes présentes intègrent la présence de l'interprète et la nécessité de rendre l'interprétation possible.

Vous n'avez pas hésité un instant ?

Non, c'est comme ça que je fonctionne. On ne peut pas se comprendre si tous les parties n'intègrent pas la présence de l'interprète, qui est tout à fait là, et doit être vécu comme tel. Evidemment on ne parle pas de reformuler les choses, intervenir inopinément mais simplement s'adapter à la présence de l'interprète. C'est une condition. Je ne parle même pas de langue, juste de bienveillance et d'accueil.

Dans quel genre de situation avez-vous besoin de soufflage ?

Un débit trop rapide, les noms signés pas forcément connus, ou il se peut qu'un jour on ne soit pas en forme, que la logique du locuteur nous échappe, dans beaucoup de situation on peut avoir besoin du soufflage.

En tous cas moi en tant que souffleuse j'essaie d'être discrète car je trouve ça déstabilisant pour l'interprète en situation de solliciter son binôme au vu de tout le monde.

On sait que le binôme passif a un degré de compréhension bien plus important que le binôme actif, débordé par du stress, etc., cela le met dans une position de force où il est facile de discréditer son collègue, en parlant très fort par exemple, ça peut être déstabilisant. Quand on sait que le binôme assis comprend mieux, ça remet les choses à leur place.

Qu'est ce qu'un bon soufflage selon vous ?

Un soufflage discret, en LSF comme en français. Un soufflage qui répond à une sollicitation de l'interprète en situation d'interprétation. Cela m'a été reproché d'ailleurs. Car certains de mes collègues m'ont dit qu'ils préféreraient que je souffle plus spontanément. Mais si on ne me le dit pas je ne le fais pas. J'estime que c'est l'espace de travail qui appartient à mon collègue et je suis au service du collègue.

[...]Souvent également je fais comprendre à mon binôme actif par un regard soutenu que j'ai compris. A lui de voir si il a besoin ou pas. Lui me sollicite j'y vais mais s'il ne le fait pas, je n'y vais pas.

Est-ce que ça vous est déjà arrivé, avant une intervention, de vous mettre d'accord sur une stratégie de soufflage ?

Sur une stratégie de binôme oui. Lui dire justement que si je ne le sollicite pas, il ne faut pas qu'il souffle. Mais ce n'est pas automatique. Je travaille souvent avec les mêmes binômes c'est vrai mais même avec un nouveau binôme je ne le fais pas tous le temps, pourtant j'ai eu plusieurs mauvaises expériences mais non ce n'est pas automatique. Je trouve que les interprètes ne savent pas être des binômes. C'est quelque chose dont on ne parle jamais et pourtant qui est très important. Ce qui me semble nécessaire surtout c'est laisser chacun faire selon sa volonté dans un premier temps, c'est pour cela que je préfère ne pas en parler avant, car chacun à son espace, c'est assez délicat, et poser ses conditions a priori c'est peut-être enfermé l'autre dans une logique qui n'est pas la sienne donc non je préfère commencer comme ça, voir comment chacun fonctionne, puis si au premier relai on voit que ça ne fonctionne pas, on en discute à la pause. Dans l'absolu quelqu'un qui saurait être binôme passif avec tact et tout peut-être que ça ne me gênerait pas mais c'est très délicat d'être le binôme passif.

[...]

Et le shadowing, fait-il partie du soufflage ?

Non, c'est du passage de relai quasiment selon moi. Je ne crois pas avoir vécu cela, ou alors j'ai oublié.

Notez-vous une amélioration en 8 ans a-t-elle intégré le soufflage d'un collègue ?

Je crois que c'est énormément lié, non pas au temps, mais à la complicité. Il y a des collègues avec qui ça ne va poser aucun problème et avec d'autres il y aura quelque chose de pas clair, de l'ordre du jeu de pouvoir. Je trouve que dans cette question de soufflage il y a beaucoup de chose qui se joue au niveau du pouvoir. Si je ne sens pas une vraie collaboration, une vraie bienveillance de la part du binôme forcément ça ne passe pas.

C'est très facile de se faire valoir quand le collègue ne comprend pas, et certains interprètes ne sont pas au clair dans leur positionnement à ces moments là, ce n'est pas une question d'expérience mais c'est vraiment une question d'affinité professionnelle. Certains fonctionnent de manière honnête et humble.

[...]

Donc vous ne faites pas de pauses en binôme ?

Si, on le sent quand on peut faire une pause. Mais en compte par exemple, on a eu un cours tellement compliqué de théorie pendant 3h, sans prépa, ça ne faisait sens ni pour l'une ni pour l'autre et bien là pendant 3h j'ai été au taquet. Parfois ça va être plus des exercices, ou si on sent que le collègue est plus à l'aise là on s'autorise une pause.

Même parfois pour dire « je ne comprends pas ». Parfois c'est important aussi de voir son collègue passif qui ne comprend pas non plus, ça peut être le feu vert pour l'interprète actif pour interrompre. « Ok, on est deux à ne pas comprendre c'est quand même pas normal ». Moi c'est plutôt l'inverse je vais plus facilement interrompre avant de regarder mon binôme, c'est important que chacun intègre l'interprète, c'est pas pour ça que j'interromps intempestivement mais voilà, il faut travailler ensemble.

Merci.

### *D) Entretien 3 : ILS débutant 1*

Pouvez vous vous présenter ?

[...]j'ai appris la LSF en 2006 ou 2007, il y a 4-5ans. J'ai été diplômée en septembre 2011 [...].

Qu'est ce que le soufflage évoque pour vous ?

Si je suis en binôme, s'il me manque une info, un signe, typiquement là à Poitiers s'il y a des signes de ville que je ne connais pas, pouvoir jeter un petit coup d'œil à droite et qu'on me passe l'info qui me manque.

Quelles informations sont soufflées ? Dans quelles situations ?

Pour les informations difficiles à mémoriser : les noms, les chiffres, les villes, pour la personne en écoute passive c'est plus confortable. On sait les uns les autres que ce sont des informations difficiles à mémoriser et être plus attentif à ce moment là peut permettre de filer un coup de main à son collègue.

Le soufflage vous dérange-t-il ou vous aide-t-il ?

Cela dépend des situations, si le contenu est super dense et que ça va très vite ça aura tendance à me perturber. Cela dépend aussi de la réactivité de la personne qui me souffle car si cela arrive 2h après c'est sûr que ça va me perturber.

Au début j'avais beaucoup de mal à l'intégrer mais plus ça va, mieux j'arrive à savoir quand je suis en difficulté et je jette un coup d'œil mais il faut que ce soit du tac au tac sinon ça ne marche pas. Si au moment où je regarde on me le dit c'est bon mais Si cela prend trop de temps et que je suis obligée de devoir mémoriser ce qui se dit en même temps, ce n'est pas la peine.

Donc regarder votre collègue vous permet d'être ouverte à d'autres informations venant de quelq'un d'autre ?

Oui.

[...]

Vous disiez que vous intégriez mieux le soufflage, cela est dû à quoi selon vous ?

Je me sens plus à l'aise dans ma pratique. La partie d'effort consacré à la production est un peu moins importante qu'avant et je peux être un peu plus attentive à ce qui se passe autour, ou à ce qui va me faire tiquer et donc réagir tout de suite alors qu'avant je passais plus de temps à réfléchir à ce que je signalais. Mon effort d'écoute est plus important que mon effort de production, je suis plus réactive et j'intègre mieux ce qui vient de l'extérieur.

[...]

Cela vous est il arrivé de parler du soufflage avec un collègue, de mettre en place une stratégie par exemple?

Non. Cela arrive comme ça peut. Surtout qu'on ne sait pas toujours comment on va être positionné dans la salle, si on va être à côté, ou au fond de la salle, ou en face. Donc jusque là ça s'est plutôt fait sur le moment.

Préférez vous qu'on vous souffle tout un passage ou juste un signe ?

Juste un signe, juste ce qui va me manquer. Si on me souffle tout un passage je perds le fil. Je suis dans une dynamique d'écoute et de production. Si on prend une part trop importante dans ma production, elle devient trop importante et la dynamique est rompue.

[...]

Qu'est ce qu'un bon soufflage idéalement ?

Un soufflage au bon moment. Mais je ne fais pas énormément de binôme donc ce n'est pas facile pour moi de répondre.

Pensez vous que cela pourrait être nécessaire d'en parler avant la situation d'interprétation ? Si demain on vous met sur une conférence vers le français par exemple.

Pourquoi pas mais j'ai l'impression que cela dépend tellement de la personne avec qui je serai. Il y a des gens avec qui je me sens à l'aise et le relai se fait naturellement. Car généralement quand ça ne va pas, le collègue prend le relai si je suis noyée et ensuite je reprends. Mais ce n'est plus du soufflage du coup. J'ai du mal à voir quelles stratégies mettre en place pour le soufflage, à me projeter.

Et vous, soufflez vous à vos collègues ?

Ca m'arrive mais en tant que jeune interprète, ça fait un peu plus d'un an que je travaille et au départ comme j'étais contrat pro on faisait rarement appel à moi, on ne me regardait pas. Pourtant cela arrivait, je voyais l'info qu'il manquait, je l'avais mais on ne me regardait pas. Maintenant oui ça m'arrive un peu plus.

Préférez vous interrompre ou que l'on vous souffle ?

Cela dépend de l'importance de l'information que j'ai ratée. Si l'information me coupe dans la compréhension du discours je vais préférer interrompre. Si c'est une date ou un chiffre je préfère qu'on me souffle. Surtout en situation de conférence ce n'est jamais évident d'interrompre.

Donc en pause vous gardez toujours une oreille sur ce qui se passe ?

J'essaie, ce n'est pas évident, surtout quand on est crevé. Mais aussi parce que ces pauses il faut pouvoir les utiliser à bon escient. Mais oui sur des contenus très compliqués j'essaie d'être attentive. Si je sais que la personne avec qui je suis est à l'aise, à un pur niveau je le serai un peu moins.

[...]

Merci !

## E) Entretien 4 : ILS expérimenté 2

Pouvez vous vous présenter ?

Je suis interprète diplômée depuis 2003, promo D15 Serac Paris 8, j'ai passé mon Master 2 en 2007, et j'ai appris la LSF en 2001-2001. J'ai travaillé en province et maintenant je travaille depuis plus de 10 ans sur Paris, j'ai été dans quasiment tous les services parisiens sous le statut vacataire, en structure public ou privée, en équipe restreinte de 5-6 personnes ou bien jusque 20 personnes[...].

Qu'est ce que le soufflage évoque pour vous ?

Cela évoque directement pour moi la confiance et l'aide. On peut y avoir recours dans diverses situations. Cela peut être lors d'une conférence lorsqu'on n'entend pas bien, quand on a un déficit d'écoute, on compte sur ses collègues pour nous souffler, c'est un complément en cas de déficit ou parasite sonore. Mais ça nécessite une bonne confiance avec les collègues, de par leur longue expérience ils savent où ça peut pêcher et aussi plus ils me connaissent, plus ils vont savoir dans quelle situation je peux me trouver en difficulté.

[...]En liaison pas de soufflage car on est seul, pas de travail d'équipe. Donc généralement en conférence, ou en réunion.

[...]

Quels éléments peuvent être soufflés ?

Les noms propres, les chiffres, les pays.. C'est en lien avec la préparation aussi. Moins on a de prépa, plus on aura besoin de soufflage. Dans la facture à Paris on compte un temps de prépa mais on en a rarement. C'est pour cela que le travail d'équipe est primordial, car il y a forcément des choses qui vont nous échapper, et là un simple regard suffit.

Le soufflage doit il être sollicité ou spontané pour vous, pour que cela fonctionne?

En tant que souffleuse, si le collègue me regarde alors je souffle, si je suis en capacité de. Je connais assez bien mes collègues pour ça. Mais parfois je vais souffler en sachant que l'interprète ne va peut-être pas bien le réceptionner mais si il y a contre sens ou mauvaise hypothèse je souffle, après il prend ou pas. Mais ça, ça se cale avant. J'ai travaillé avec une collègue qui me soufflait beaucoup et je lui ai dit de me laisser me dépatouillé car c'était perturbant. Et si les sourds voient que ton collègue te souffle beaucoup, ils vont avoir moins confiance en toi. La confiance avec l'utilisateur est inhérente, je me mets à la place des sourds, je me dis que celui qui se fait souffler est moins bon, et j'aurais moins confiance. Il faut souffler quand c'est énorme, un gros problème de sens. Mais ne pas en abusé, car ça dérange l'interprète, le déstabilise, lui fait perdre confiance, et ça joue sur l'image que le sourd a de l'interprète.

Moi, quand on me souffle je prends ! Je ne réfléchis même pas, je fais du shadowing et puis au bout d'un moment je fais le lien et c'est reparti... Enfin c'est assez court mais c'est comme si j'avais 3 cerveaux : celui qui écoute l'orateur, celui qui écoute ma collègue et celui qui continue à traduire.

Mais si c'est un soufflage que je n'ai pas demandé je le prends aussi.

Etait ce acquis dès le départ où avez-vous évolué avec le temps ?

Le soufflage ne m'a pas été enseigné en formation. Je l'ai vu en stage dans des équipes où les interprètes travaillaient souvent ensemble, moins dans le cas d'un nouveau binôme, le soufflage aurait été utile mais il est moins permis. Si on connaît très bien la personne avec qui on est, ça passe bien. Avec un collègue avec qui j'ai travaillé deux fois, je vais hésiter. Je vais souffler mais ensuite j'irai lui expliquer que ce n'est pas contre elle, etc. Car je pense que de façon inconsciente on est sur le jugement, nous sommes un métier où nous sommes jugés, évalués. Cela dépend de comment on est soi-même vis-à-vis de nos compétences, si on a fait ce travail d'introspection de nos points faibles, nos points forts, le soufflage ne pose pas de soucis. Si ce n'est pas le cas, là c'est plus délicat sauf si ils se connaissent bien entre eux.

Diplômée je suis allée en province travailler mais j'étais tout le temps seule donc pas de soufflage. Quand je suis revenue 1 an après sur Paris, j'ai appris le soufflage mais sur le tard. Comme l'interprète miroir. Par exemple je ne pourrais pas être une interprète miroir efficace avec quelqu'un que je ne connais pas.

Les interprètes ont des points communs : on sait que les chiffres, la dactylo c'est difficile pour tout le monde. Mais chacun à ses spécificités. J'ai une collègue qui fatigue vite, donc je mettrai en exergue mon éveil vers les fins de relai par exemple. Un interprète que je ne connais pas, j'aurais besoin d'un temps pour analyser sa façon de travailler, et ça en même temps que le fait d'être miroir donc je serai moins efficace.

Et comme c'est une question de confiance, la confiance vient au fur et à mesure qu'on se connaît. Il faut travailler ensemble pour construire cette confiance. Il y en a un qui vient aider l'autre, il faut que ce dernier l'accepte, ça ne le remet pas en question dans son travail et il faut le comprendre.

Intégriez-vous bien le soufflage dès le départ ?

J'étais assoiffée de travail. Donc tout ce qu'on me donnait je prenais. Mais par contre je ne soufflais pas car en tant que débutante ce n'est pas aisé face à des personnes expérimentés, alors que ça pourrait être juste, mais on se l'autorise moins. Une sorte de « respect de la hiérarchie ». Puis au bout de 6-7 mois j'ai commencé à souffler. J'ai toujours été attentive pendant mes relais passifs, je voulais bosser tout le temps. C'est ce qui m'a permis d'arriver à mon confort actuel.

Un lien humain s'est créé, puis par la suite j'ai travaillé avec d'autres interprètes. Avec certains je sentais que je ne pouvais pas souffler, c'est ce qu'il dégageait peut-être à tort.

Et dès le départ reprendre un shadowing, vous y arriviez ?

Oui, ça ne m'a jamais posé de problème. En formation on était formé au shadowing, pas au soufflage, c'est différent.

Pour moi le shadowing c'est répété ce qu'on a dit. Vers le français je ne cherche pas à comprendre ce qu'on me donne. Vers la LSF je comprends le message avant de le restituer, ce n'est pas balancer comme ça. Et là c'est du soufflage. En fait cela dépend de la durée du soufflage. Si c'est 3 signes, c'est du shadowing. Si c'est une phrase, là je le réintègre dans ce que je produis et là c'est du soufflage, il y a une réelle production.

C'est pour ça que le mot soufflage vient du théâtre. C'était un mot, une impulsion pour se souvenir de son texte.

Avez-vous déjà, avant une intervention, mis en place clairement une stratégie avec un nouveau binôme ?

Non, pas avant. On discute du temps, dans combien de temps on tourne, c'est tout. A posteriori oui. Maintenant je me pose moins la question. Je souffle. Après il se vexe ou non mais j'irai à la fin le voir juste pour m'assurer que la personne n'a pas été heurté. Si je sens que c'est nécessaire pour la production interprétative je le fais.

Cela serait il pertinent d'en parler ?

Oui ça pourrait être fabuleux mais ça ne serait pas judicieux. Car on présume déjà d'une difficulté. On sait qu'il y a du soufflage, c'est là sans être verbalisé. Moi on me poserait la question « ça te dérange si je te souffle ? », bah bien sûr que non. Mais psychologiquement ce serait mieux d'en parler mais ce n'est pas politiquement correct. C'est communément admis qu'on souffle mais on n'en parle pas, pour ne pas présumer que l'autre va se planter. De façon générale on dit que l'interprète c'est un métier solidaire, bon dans les faits ça l'est moins car les gens peuvent se braquer. Mais après oui, on en parle !

[...]

De quoi dépend un bon soufflage ?

Un soufflage assumé, pas un interprète qui te balance un truc sans te regarder ou à peine hop qui s'en débarrasse, ça perturbe plus qu'autre chose !

Un bon soufflage c'est qu'au moment où je regarde la personne soit déjà en train de souffler. C'est de savoir sur quoi ça à peiner de suite. C'est une question de timing. Par exemple vers le français, il faut me donner le mot au bon moment, lors d'une respiration, sinon je ne vais pas entendre si c'est sur ma voix, il faut savoir quand donner le soufflage. Quand l'interprète regarde c'est facile, mais vers le français faut le bon timing, le bon moment, le bon niveau sonore ou bon espace de signation et que ce soit court. Si c'est trop long, l'interprète a plus vite fait de reprendre le micro et de traduire.

Y a-t-il des situations où vous préférez interrompre ou d'autres plutôt qu'on vous souffle ?

En conférence on ne peut pas interrompre donc c'est réglé.

En réunion, je préfère faire répéter car le binôme est en pause normalement. C'est à moi de piloter, je suis maître de ma situation donc je vais couper. Et en dernier recours j'irai chercher le soufflage. Mais je privilégie son repos pour qu'il revienne plus en forme.

Voyez-vous d'autres choses à rajouter ?

Si quelqu'un souffle tout le temps je vais l'envoyer balader. Pour s'accaparer une situation il faut la vivre et ne pas se reposer tout le temps sur son collègue, il faut prendre sa place et ça passe par le pilotage. Oui ça peut aider mais il faut aussi faire l'expérience, patauger dans cette situation pour s'en sortir.

Il y a aussi des discours qui ne sont pas traduisibles, je ne cherche même pas le soufflage ce n'est pas traduisible. Je fais ce que je peux. L'orateur ne veut pas se rendre accessible et dans ces cas là les entendants ne comprennent pas non plus. Quand un discours est trop rapide, personne ne comprend. Je ne vais pas me casser les bras pour en faire plus que l'orateur.

L'histoire de l'image n'est pas si anodine dans le soufflage. Qu'on nous souffle une fois, deux fois ça va, trop de soufflage ça discrédite l'interprète. Mais ce n'est pas très admis chez les interprètes car on est sur l'idée de la communauté des interprètes, solidaires, qui se connaissent tous... Alors qu'on vit un moment historique dans ce métier. Il y a la nostalgie de quand on se connaissait vraiment tous. On s'interdisait des actes qui pouvaient porter préjudice à un de ses pairs car on allait lui tomber dessus. On croit que c'est encore maintenant. Je n'en suis plus tout à fait sûre. On ne se connaît plus tous. Un devient un métier comme un autre. Deux plombiers qui ne se connaissent pas auront besoin d'un temps d'adaptation pour travailler ensemble, nous c'est pareil. Ce n'est pas parce qu'on fait le même métier, qu'on s'habille tous en noir qu'on va s'apprécier, être copain. Il y a un facteur humain énorme, c'est une donnée très importante mais laissée de côté à l'heure actuelle. On nous parle de technique, de soufflage, de pilotage, de linguistico-machin mais jamais on aborde le fait qu'on ne peut pas souffler naturellement à quelqu'un qu'on ne connaît pas, et ça crée des difficultés, on a forcément peur de vexer, etc.

Les gens osent ils vous souffler ?

Non, sauf les gens qui sont plus expérimentés ou les gens avec qui je travaille souvent. Mais je comprends, pour certains je garde l'image de la tutrice. Mais je prends à l'aveugle ce qu'un collègue moins expérimenté mais que je connais bien, me souffle.

Mais maintenant je ne connais plus les jeunes interprètes. Avant on se connaissait tous, on était 120 interprètes c'est tout, une famille, avec ce qu'il y a de bon et pas bon. Maintenant c'est différent, peut-être qu'on devrait questionner le soufflage à l'instar des relais 15/15, mais on est resté sur le mode « on se connaît ».

Merci.

### *F) Entretien 5 : ILS expérimenté 3*

Pouvez vous vous présenter ?

J'ai commencé à apprendre la langue des signes à Paris 8 en 2000-2001, [...]je suis entrée en 2003 en formation Professionnel Bilingue puis en formation interprète à SERAC en octobre 2003, diplômée en octobre 2004 et j'ai commencé à travailler [en 2005].

Qu'évoque pour vous le soufflage ?

Une aide précieuse quand je suis en difficulté, quand il me manque un élément, que je n'ai pas compris quelque chose. Un soufflage des collègues. Enfin pas uniquement des collègues mais en général les personnes sur qui je me repose le plus se sont les collègues. Un éducateur en réunion pourra me filer un signe mais ce ne sera pas une personne ressource, pas un pilier. Alors que mon collègue est toujours là en écoute, c'est vers lui que je peux me diriger si ça ne va pas.

Avez-vous un autre terme pour parler de cette situation ?

Sauvetage contre la noyade ! (rires) Non, je ne sais pas.

[...]

Quel genre d'information peut être soufflé ?

Les dates, les noms, les signes. Par exemple si on me parle de Gallaudet mais qu'on ne me signe pas [université] je vais comprendre [clin d'œil] et mon collègue va me souffler « Gallaudet » et me remettre sur la bonne piste..

[...]

Selon vous, de quoi dépend un bon soufflage ? Qu'est ce qui marche et qu'est ce qui ne marche pas ?

Un soufflage trop long d'une phrase ou deux ne marche pas, dans ce cas je préfère que la personne prenne carrément le relais. Car si c'est pour faire du shadowing je vais mal le faire et ne pas pouvoir me raccrocher au discours. Ce qui va marcher ce sont les soufflages brefs. Il me manque rarement toute une phrase, s'il manque une date c'est une date, un nom c'est un nom, donc plutôt un soufflage court, ponctuel, précis.

Mais ça dépend des personnes avec qui on travaille. Ma collègue, je la connais bien, je sais sur quoi elle peut pêcher, sur quoi elle compte sur moi et inversement. Par exemple elle compte sur moi pour les noms de villes et de pays. Je suis son pilier de géographie, elle sait que si elle tombe sur « Iran », elle me regarde et je lui file le signe, c'est plus confortable pour elle. A force de travailler ensemble on sait sur quoi on pêche. Je sais qu'elle a du mal avec les accents donc dans ce cas là je vais plus tendre l'oreille car je sais qu'elle est en difficulté, stressée. Il faut que je sois là même si c'est mes 15min de repos.

Et le shadowing, cela fait partie du soufflage ou non ?

Pour moi c'est pour éviter de faire du blanc, mais en attendant je ne suis pas concentrée sur le message qui continue à se dire donc il vaut mieux couper. Les soufflages longs ça me parasite. Je ne sais pas jusqu'à quand elle va signer, quand elle va s'arrêter donc ça ne me va pas.

Quand on interprète une réunion vers le français, si ma collègue n'a pas ce qui se dit, je prends le relais directement. Y a pas de soufflage, c'est du « je prends la main », mais ensuite elle reprend, c'est fluide, c'est bizarre mais ça marche, ça se passe naturellement. On est dans l'entraide.

Y a-t-il d'autres choses qui vous perturbent ?

Une manière de m'exprimer qui n'est pas la mienne. Un soufflage en LSF mais avec une structure différente de la mienne, moi je mets les signes dans un certain ordre et si c'est différent ça va me bloquer et puis ça fait du copier coller. Pareil pour le français faut que ce soit le même style, le même genre de tournure.

[...].

Et quand vous travaillez avec une nouvelle collègue, parlez-vous du soufflage ?

Non mais il faudrait car ça arrive assez souvent que les gens ne sont pas raccordés. Avec ma collègue ça marche on se connaît bien. Avec mon collègue de la Rochelle, qui a un énorme décalage, je ne sais pas s'il a tous les éléments et qu'il est juste en décalage ou s'il compte sur moi pour lui souffler. On n'en parle jamais car on n'y pense pas je pense. « Est-ce qu'on se fait un signe, sur quoi tu es en difficultés », non je n'ai jamais fait ça et je n'ai jamais vu ça.

Et en tant que souffleuse, soufflez vous vers la langue cible ou langue de départ ?

Cela va dépendre. Si c'est une conférence vers le français, ce sera vers le français. Si c'est vers la LSF je dirais en français les signes, en français « LSFisé », par exemple « esclave » et tu comprendras que c'est le signe « la corde au cou ». Car on est côte à côte donc on ne se voit pas. En face à face par contre je soufflerais en langue des signes donc en langue d'arrivée.

Avez-vous senti une évolution depuis votre début de carrière ?

Oui au départ j'avais peur de souffler car j'avais peur de faire traduire une bêtise. Et aussi cela me vexait qu'on me souffle car tout le monde te regarde et voit que tu regardes quelqu'un qui te souffle. Maintenant pour moi c'est de l'aide et un réel travail en binôme. On est deux dans l'intervention, ce n'est pas faire 15 min / 15min, on est là à deux, si l'un est en galère l'autre est là. J'ai pris plus confiance, j'ai le droit de ne pas avoir compris, on est là pour un service et c'est l'équipe qui doit le rendre, si je n'ai pas compris, ça arrive à tout le monde. Au début on n'est pas à l'aise, on n'a pas confiance, on se dit qu'on ne fait pas assez bien, qu'on a encore besoin d'un tuteur, alors que non c'est juste un collègue, un binôme ! Ce n'est pas l'un plus que l'autre, c'est l'équipe. On se moque de quelle bouche sort la phrase, ce qui compte c'est qu'elle sorte.

Je pense que plus on travaille avec quelqu'un plus on arrive à déceler quand il faut être présent, comment la personne fonctionne. Et sans oublier qu'on est une équipe, ce n'est pas deux petits bonhommes de un, non on est deux. Il ne faut pas se vexer par ce qu'on nous souffle, ça arrive. Les gens veulent un rendu, ils l'ont, c'est ce qui compte.

Merci.

## G) Entretien 6 : ILS débutant 2

Pouvez vous vous présenter ?

[...]j'ai été diplômée en septembre 2012. Je travaille depuis 1 an et 3 mois[...].

Qu'est ce que signifie « souffler » pour vous, en situation d'interprétation ?

Quand on voit qu'une collègue est en difficulté vers la LSF ou le français on lui donne soit un mot soit un signe.

[...]

Qu'est ce qu'y est soufflé généralement ?

Vers le français, ce sera les signes des associations des sourds, les prénoms-signes ce genre de choses. Pareil vers la LSF. Ca ne sera pas une phrase entière, c'est très rare, plus des noms d'organismes, de sourds, d'associations, que la collègue n'a pas saisis.

[...]

Qui dit soufflage, dit binôme. Parlez-vous du soufflage avant l'interprétation ? Vous mettez vous d'accord sur une méthode ?

On va en parler lorsque c'est une interprétation vers le français. On va mettre en place une méthode « je m'approche de toi ». Ou alors « mettre la main sur la cuisse de la collègue » pour dire « j'ai pas ». Ce code là on le met avant en place, donc là la collègue va pouvoir souffler. Car parfois la collègue a un décalage important mais elle suit c'est difficile de savoir, donc là si elle me met la main sur la cuisse, je sais qu'elle n'a pas, je vais pouvoir lui souffler.

Le code en général ne se met que vers le Français. Pas vers la LSF, en tout cas pas dans mon expérience, vers la LSF on avise sur le tas.

[...]

Et vers la LSF, seriez-vous capable de reproduire en shadowing toute une phrase ou construire votre propre phrase grâce à un signe ?

Vers la LSF je ne pense pas que je réussirais à répéter la phrase telle quelle. Je la comprendrais et la « traduirais à ma sauce ». C'est plus difficile d'intégrer une phrase en LSF qu'une phrase en français. Par exemple elle va me donner sa phrase en LSF avec un emplacement qu'elle aura déterminé alors que mes emplacements seront autres.

Vers la LSF vous disiez que vous en parliez peu avant l'interprétation, pensez vous que ce soit nécessaire ?

Vers la LSF c'est pas grave qu'on n'en parle pas avant car on se voit. La collègue est en face, on se débrouille pour toujours être vu par la collègue qui est en relai. Et en plus quand la collègue qu'on relaie sait que c'est une phrase compliquée elle sera plus concentrée à ce moment là, si elle avait la tête baissée elle va lever la tête. Pour moi c'est vraiment le jeu du regard, je vais tourner un petit peu la tête et elle va me souffler ce qui me manque.

N'est ce pas risqué de ne pas en parler ?

En relai elle n'est pas vraiment en pause, oui elle peut décrocher ça peut être risqué mais elle est là. Après si vraiment je n'ai pas, elle non plus, j'arrête le discours et demande qu'on reprenne.

Pour vous de quoi dépend un bon soufflage ?

Le moment, le bon moment, adéquat. Que ce soit fait de manière fluide, que la communication ne soit pas interrompue. Que ça se fasse comme si j'avais traduit tout de suite.

J'ai le sentiment que vous connaissez bien vos collègues. Vous arrive-t-il de faire un binôme avec un collègue inconnu, qui ne saura pas sur quoi vous allez buter par exemple ?

Oui ça m'est arrivé de travailler avec d'autres services et ça s'est passé pareil. Je ne sais pas pourquoi, comment, mais ça s'est passé pareil. Automatiquement en binôme, on se met en « mode relai » et la collègue a levé les yeux au bon moment.

Ce qui signifie que vous, lorsque vous passez le relai, vous n'êtes pas réellement en pause ?

Non en relai je ne suis pas en pause. Mon cerveau je le mets un petit peu en off mais pas trop. Je continue à écouter, à sentir tout ce qui se passe autour. Et je lève la tête au bon moment, en tout cas je l'espère, pour souffler. Je ne suis pas là à faire des mots fléchés...

S'il y a quelque chose que vous n'avez pas entendu ou pas compris, préférez vous interrompre ou qu'on vous souffle ?

Automatiquement je vais me mettre en mode « je vais interrompre », mais si ma collègue entre temps, justement c'est ce jeu de regard, si elle a vu ce qui me manque, elle me souffle. C'est pour ça que je disais « au bon moment ». Automatiquement je vais commencer à vouloir interrompre, bouger mon buste, je ne sais pas... La collègue me voit bouger, elle a le signal, et elle me souffle alors je n'interromps pas.

Donc au repos vous êtes attentive à la posture de votre collègue ?

Oui, sa posture, son regard et sa voix aussi vers le français, quand je sens qu'elle n'a pas, c'est ça qui va m'alerter.

Merci.

## REMERCIEMENTS

Merci aux formateurs qui ont nourri mes réflexions, et notamment Sophie Pournin qui a pris le temps de me répondre tout au long de l'élaboration de ce mémoire.

Merci aux cinq interprètes en français-LSF (qui garderont leur anonymat jusqu'au bout mais à qui je dois ce mémoire) qui ont accepté de me consacrer une bonne demi-heure pour répondre à mes questions et qui se sont montrés disponible ensuite par mail pour continuer à alimenter mes hypothèses et mes observations.

Merci également à Sandrine Détienne pour m'avoir aidé à trouver un interprète en langue vocale qui accepterait d'être interrogé sur son métier. Je le remercie également pour sa patience face aux très nombreuses questions que j'ai pu lui poser.

Merci à tous mes tuteurs de stage pour les nombreuses discussions informelles qui ont été tout aussi importante que mes entretiens pour l'élaboration de ce mémoire.

Merci à Cindy Le Clech, Thibaut Dalle et Alexandra Masbou qui ont accepté de m'envoyer leur mémoire.

Merci enfin aux relecteurs qui ont fait la chasse aux coquilles... et que je pardonne d'avance si il en reste quelques-unes au vu du temps qu'ils ont déjà passé sur ces 55 pages.